

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 760.—SAMEDI, 26 NOVEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SAINTE CÉCILE.—D'après J. Naujok

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 NOVEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Langage céleste, par Firmin Picard.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Nos gravures, par Firmin Picard.—Poésie : La valse des fleurs, par Patriote Fleuriste.—Chateaubriand et Veillot, par Grégoire le Solitaire.—Bagatelles littéraires.—Conte hindou.—Influence littéraire sous Charles X, par de Marchy.—Sainte Cécile.—M. Charles Dupuy.—Poésie : L'enclume, par Léon Dierk.—Institut des jeunes aveugles.—Poésie : Demain, par Tournier.—Sainte-Catherine, par Anatole France.—Deux mots du docteur.—La récréation en famille.—Primes du mois d'octobre.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Jeux de cartes.—Bibliographie.—Devinette.—Feuilleton.—Ghoses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Sainte Cécile.—Portraits : M. Philippe Hébert, artiste-sculpteur ; M. de Labriolle, professeur de littérature ; M. G. La Rocheille, Recorder, de Saint-Henri ; M. Ch. Dupuy, chef du cabinet français.—A propos du cinquantenaire de Chateaubriand.—Jérusalem : Église grecque, église du Saint-Sépulchre, Mosquée turque.—Devinette.—Billard.—Jeux de cartes.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

LANGAGE CÉLESTE

Quand il commence ses premiers mots, l'enfant nous ravit ; afin de rendre son doux et gracieux langage, nous n'avons, nous d'employons qu'une parole : son gazouillis. Et croyez-le : c'est, aux oreilles du père, au cœur de la mère surtout, un chant comme on n'en peut ouïr que parmi les anges. N'est-ce pas, au temps de son gazouillis, un ange à peine tombé des éternelles altitudes ?

L'amour, disait un saint évêque de France, est le sentiment, la vertu qui nous rapproche le plus de la Dité : amour, charité, n'est-ce pas l'effluence directe de la spiration entre le Père et le Fils ?

Devenu adulte, l'enfant paraît se souvenir de son angélique gazouillis, et dans l'Art il cherche des reminiscences célestes : la poésie, c'est le chant de son être entier ; la musique est surtout le chant de son âme.

L'une et l'autre ont les accents les plus passionnés : tour à tour prière ou imprécation, remontrance, supplication, exécution ou menace, objurgation ou sanglot, elles sont un témoignage constant de l'immatérialité de notre être.

La nature s'est-elle jamais émue à la plainte du doux agneau, au pleur du cerf forcé, comme elle le fait aux accords de l'harmonie ?

nous ses ardeurs, ne nous donnant qu'à regret quelques rayons pâlisants au milieu des bourrasques sur terre, des amoncellements de nuées là-haut ; quand la nature attristée se dépouille de toutes ses grâces, que la tempête règne en permanence, jetant de ci, de là, ses longs et plaintifs hurlements ; quand le jour dispute avec lassitude sa lumière assombrie à la nuit qui l'écarte chaque soir, chaque matin, la tristesse des choses plonge nos âmes en une insurmontable angoisse.

Envahi par la mélancolie universelle, je suivais, hors ville, l'avenue De Lorimier dont les arbres sans feuillage faisaient lugubrement siffler le vent du nord, âpre, dur, râchant.

Ce n'était plus le jour ; ce n'était pas encore la nuit. De lourds nuages étendaient leurs masses, leurs montagnes crénelées, leurs entassements prestigieux, et semblaient ne former qu'une chaîne terrifiante dont le Mont Royal était le point d'appui au sud.

Au bout de l'allée formée par les arbres amaigris de l'avenue, là-bas, bien loin à l'occident, tout au fond de l'horizon, une large échancrure dans la nue, et dans cette échancrure tous les éclats les plus merveilleux de l'or jusqu'au pourpre, jusqu'au rouge le plus foncé, frangeant d'une frange admirable les lèvres de l'ouverture. A l'autre extrémité de l'horizon, vers le sud, presque derrière la montagne, dans une bande azurée échappée à la sombre draperie, glissait un orfroi orangé à la base des nuages, allant diminuant d'intensité à mesure qu'il s'avancait dans la petite bande d'azur.

O Dieu ! les cieux racontent votre gloire ; les éléments, la terre, les astres, l'homme même n'est qu'un jouet entre vos mains !..

Les bruits du jour s'étaient éteints l'un après l'autre. Un murmure confus s'entendait dans la grande salle où ne pénétrait aucune rumeur de la rue.

Puis un grand silence.

Une mélodie enchanteresse s'éleva, et bientôt les accords de l'harmonie semblent évoquer l'âme de nos aïeux sous les antiques arceaux. (1)

Ce sont des bouffées sur les vagues, ce sont des ondes mourant au rivage.

—C'était l'échancrure dans la nue, avec, dans cette trouée, tous les éclats les plus merveilleux de l'or en fusion.

Un grave écho des siècles héroïques étend sa majestueuse symphonie sur l'assistance, l'enveloppe, la pénètre, la transporte.

—Aux bords de la sombre draperie, j'avais vu une frange adorable glissant du sud à l'ouest à la base des grandes nuées, se fondant parmi le bleu turquin comme le souvenir de quelque puissante féerie.

Mais un pleur tombe de l'instrument docile ; les sanglots l'agitent, on le sent, on le voit palpitant d'anxiété navrante, de supplication. Il prie : on se jetterait à genoux s'il en laissait la force et la volonté — car il enlève l'une et l'autre. — N'est-ce pas l'âme de tous les spectateurs que renferme son âme tumultueuse ? Seul, ne peut-il fléchir l'Infinie Puissance ?..

—Quand le jour dispute avec lassitude sa lumière ternie aux ombres envahissantes de la nuit, notre âme n'éprouve-t-elle pas une suprême désespérance, pour laquelle implore la supplication argentine et vibrante de la cloche du soir ?..

L'artiste a les grandes inspirations, elle ressent dans son âme et les communique à l'instrument soumis, tous les plus nobles sentiments : elle est de la race des héros, le sang généreux du grand Jacques Cartier circule dans ses veines.

Mlle Victoria Cartier parle à l'orgue, elle le flatte, elle le caresse, elle le gronde, elle le supplie : l'orgue, le roi des instruments, s'anime de son âme à elle, il murmure, il se plaint, il crie, il pleure, il trépigne, il éteint toutes ses colères dans une invocation suppliante (2). Il hoquette comme l'enfant sanglotant violemment : dans un *staccato* étonnant (3) on croit dis-

(1) *Suite Gothique*, par L. Boëllmann.

(2), *Andante con moto*, par F. Boëly. *Fantaisie*, par C. Saint-Saëns.

(3). *Prelude, Fugue et Variation*, par César Franck


tinguer ce mouvement d'aspiration sifflante du sanglot chez les enfants. Les syncopes ajoutent à l'illusion.

Dans ce que Mlle Victoria Cartier a joué le 3 novembre, les récits sont suaves, les motifs soutenus. Les fugues et les strettos bercent l'âme : et quand les finales ont étouffé leurs derniers accords, on écoute encore, on est subjugué, étreint, impuissant !..

...C'était bien la nuit.

De lourds nuages étendaient leurs masses, leurs crêtes entassées ne formant qu'une chaîne d'une profondeur d'obscurité terrifiante... mais là-bas, au-dessus du Mont Royal, dans une toute petite éclaircie scintillait avec grâce la première étoile — je songeai à celle que nous venions d'applaudir —.

Devenu adulte, l'enfant se rappelle son angélique gazouillis. Par l'Art, il retrouve des reminiscences célestes : la poésie, c'est le chant de son cœur, la musique est surtout le chant de son âme...



6 novembre 1898.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 2 novembre 1898

Par ce temps de toujours beau soleil, Paris rayonne de splendeur ; et ses plaisirs ont, semble-t-il, plus d'attrait.

Les théâtres donnent des premières qui font sensation depuis les Champs-Élysées jusqu'à la Place d'Italie.

Le mouvement littéraire s'accroît, s'agite : l'on parle bruyamment des livres nouveaux.

Les étudiants rentrent à Paris ; les cafés se remplissent de la joie et des rires de messieurs de l'Université Quartier Latin ; Paris redevient Paris.

Étudiants et étudiantes, bras dessus bras dessous passent, dans les rues de leur cher Quartier, en montrant, à tous, la beauté de leur bonheur.

Samedi dernier, un petit banquet a été offert à M. Édouard Richard, ancien député et actuellement archiviste du gouvernement Canadien, à l'occasion de son prochain départ.

Le dîner a été donné au Restaurant de Paris. Parmi les convives français, on remarquait : MM. Louis Herbet, conseiller d'État ; Norlin, ancien gouverneur des Antilles ; Bayet, directeur de l'Enseignement Primaire ; Deprage, ancien député des Antilles ; Kaempfen, directeur des Musées de Paris ; Daniel-Dupuis et Bottée, statuaires ; J. Benner, M. J. Benner, F. Barrias, Sherrer et P. Legrand, artistes-peintres ; Ernest Merlin, sous-préfet de Château-Thierry ; Chekri-ganen, homme de lettres ; Dr Gréhan, professeur au Muséum d'histoire naturelle ; Dr Faveau de Courmelles, professeur ; A. Langier, secrétaire général de l'administration des Monts de Piété ; Hénon, membre de la Chambre de Commerce de Calais ; Champier, directeur de la *Revue des Arts Décoratifs* ; Jean Herbet, E.E.D. ; Paul Tissier, président de l'Association générale des Étudiants de Paris ; Delaunay, chef du service de l'Hôpital-Péan, etc.

Plusieurs santés furent bues ; et de jolis discours ont été faits par MM. Herbet, Richard, Beaugrand, Deprage, Tissier et Chekri-ganen.

M. Richard emportera, en partant de Paris, l'amitié et la sympathie de ses nombreux amis d'ici.

De La Presse de Paris :

Le poète aux olives — Une physionomie parisienne

A cette époque de l'année où le soleil éteint pour

qui disparaît, Sarrazin le poète aux olives, toujours de bonne humeur, débitant ses vers avec ses olives, a abandonné la capitale.

Tous les Parisiens se souviennent de lui, un petit baquet au bras, proposant sa marchandise aux consommateurs des terrasses des cafés.

Il nous venait de Lyon, où il devint célèbre à la suite d'un pari qu'il fit d'entrer dans une cage au milieu des fauves et où il débita un sonnet de sa composition.

Mais la gloire ne va pas sans jalousie et quelqu'un écrivit un quatrain où l'on relevait :

Que craignais-tu ? Tu savais bien, poète,
Qu'en leur lisant tes vers tu les endormirais.

Les affaires de Sarrazin prospérèrent et un beau jour il devint directeur de concert, puis marchand d'olives en gros et en dernier lieu épicière.

Nous sommes au soir de la "Fête des morts." Et que de fleurs ont jonché les cimetières, hier et aujourd'hui !

Ce matin, dans *Le Journal*, j'ai lu ces belles lignes d'Alexandre Hepp :

Le soleil de la Toussaint a été radieux sur les cimetières. Le blanc des pierres, le roux des arbres, un bleu sec, de longues théories de fidèles en marche lente, et par brassées, par charretées, des fleurs de deuil. C'est le jour des chrysanthèmes. Non point de ceux des Expositions, éclatants, soufflés d'une beauté factice, chevelus et frisés somptueusement : fleur étrange, beaucoup de cheveux, très peu de cœur, — une femme. Mais de pauvres petits, des rouges incertains, des jaunes bâtarde, qui sont comme grelottants et honteux. Pourtant, il n'y en a jamais assez, il en arrive des jardins les plus lointains, on les aime, on leur voue une tendresse superstitieuse, et quelque chose de l'âme de Paris hier a frémi en eux.

Touchante, incomparable vision, celle de cette Ville jetant tout à coup sa marotte pour prendre des fleurs, et oubliant la fièvre dont elle brûle pour aller les porter à ceux qui reposent. Il y a bien là-dedans sans doute quelque convention, et le Chrysanthème ne s'en plaindra pas, lui qui profite d'elle pour réaliser une si noble destinée, alors que dans son pays même, atrocement, on l'acommode en vulgaire salade. Et il n'est pas certain que les morts soient heureux de cette manière de les célébrer, de comprendre leur état, de les croire morts ; peut-être même, eux qui vivent dans le bonheur spirituel, qui parlent, qui se manifestent et agissent, doivent-ils nous prendre en immense pitié pour ce que nous faisons. Mais cette annuelle pensée offerte par masses à ceux qui sont partis, ce rendez-vous, si précaire qu'il soit, donné pour un jour au souvenir sur les confins de l'au-delà, n'en a pas moins de rassurante grandeur, et il semble qu'en ce jour-là, une force nouvelle nous arrive.

Au passage j'ai regardé bien des visages, observé des attitudes, écouté des paroles : c'est le peuple affranchi de tout ce qui le défigure et l'écrase. Non, personne n'était triste, personne n'était mauvais, personne même n'était laid. Et ce n'est pas une des moindres surprises d'une si exceptionnelle journée, que cet embellissement à la minute, cette action immédiate, jusque sur le physique, d'une pensée qui n'est pas empruntée aux journaux. Curieuse transformation, comme il en faudrait beaucoup, hélas fugitive, mais qui devrait faire appeler ce Jour des Morts, jour de la vraie vie.

Hier, nous avons vu au cimetière Montmartre, les tombes des morts illustres ou aimés.

Beaucoup de monde vers la pierre tombale de la *Dame aux Camelias*, comme près de celle d'Alexandre Dumas. Et il y avait foule pour admirer la magnifique et artistique petite chapelle élevée à la mémoire de Péan. La chapelle est en pierre, admirablement bien décorée au dedans et remplie de fleurs qui sont entassées là depuis l'heure fatale. Le buste en bronze, du célèbre docteur, est placé au-dessus de la porte d'entrée ; et au fond, dans le vitrail, on a finement représenté un ange tenant des palmes sur la tête du maître. Plus bas, l'Hôpital-Péan, tous les instruments inventés par lui, et un aperçu du parc attenant à son Château de Boulages qu'il aimait tant !

Au Père-Lachaise, la foule monte vers la chapelle de Thiers. Les uns vont mettre des fleurs sur la tombe d'Alfred de Musset, les autres sur celle d'Arsène Haussaye.

Et d'ardents amoureux vont contempler le vieux monument d'Héloïse et Abeilard. Ils regardent les deux amants couchés l'un à côté de l'autre pour toujours. Ces deux statues de pierre, vieilles par le temps, rongées par les saisons, semblent parler un langage de l'au-delà aux amoureux d'aujourd'hui.

Peut-être, en regardant Héloïse et Abeilard, quelques visiteurs s'en vont-ils avec au cœur un sentiment qui ressemblerait à une fleur de fidélité. Si l'on pouvait en cueillir quelque part.

— Mais on dit que le jardin où fleurissent ces fleurs est inaccessible à notre humaine nature !

Et ceux qui pensent à l'amour dans la cité de la Mort, s'en vont comme les autres, par les mêmes allées, vers la ville éclairée de lumière artificielle.

Philippe Hébert

NOS GRAVURES

M. PHILIPPE HÉBERT

Notre grand artiste sculpteur Canadien-français, vient de s'embarquer pour la France. Le gouvernement canadien lui a donné la commande de la statue de la reine Victoria : c'est à Paris que M. Hébert fera cette statue.

M. Ph. Hébert est artiste dans toute la force du terme : il est apprécié jusqu'en Europe, nous oserions même dire qu'il est plus apprécié en France qu'il ne l'est ici.

Notre illustre ami est de vaillante race : il descend directement des chevaleresques Acadiens, dont les exploits sont comparables à ceux de l'armée française dans les plaines de Poitiers sous un Charles-Martel, au VIII^e siècle, dont l'héroïque foi n'a d'exemple que dans le sacrifice de la Légion Thébaïne commandée par saint Maurice, officier de Dioclétien, au III^e siècle.

Les grands-parents de M. Ph. Hébert combattirent vers 1754 pour leur patrie, écrasée, démembrée, mise à feu et à sang, vendue et trahie par l'infâme en même temps qu'infernal gouverneur, le soudard anglais sans entrailles ayant nom C. Lawrence.

Ils souffrirent aussi un martyre inénarrable pour leur religion, en ce même temps et par le fait de la même brute de gouverneur : nous ne nous étendrons pas davantage sur l'origine de notre grand sculpteur, nous avons prouvé qu'il est d'une race vraiment noble, de la plus pure, de la plus vraie, de la plus brillante noblesse ; il a prouvé, lui, à Rome en 1868 et ici depuis lors, que *bon sang ne peut mentir*. Nous nous proposons, avec l'assentiment de notre illustre ami, d'écrire un roman acadien historique, dont son aïeul sera le héros.

Nous lui souhaitons un heureux voyage et toute sorte de gloire en la belle France.

M. DE LABRIOLLE

Nous sommes heureux de donner un très bon portrait du jeune professeur français, M. de Labriolle.

Nos bienveillants lecteurs savent que l'Université Laval de Montréal, ne reculant devant aucun sacrifice quand il s'agit de la question d'enseignement — cette question autour de laquelle on fait tant de bruit mais si peu de besogne —, a décidé de joindre un cours de littérature française aux cours existant déjà.

Tout jeune qu'il est — vingt-quatre ans — M. de Labriolle s'était fait remarquer à Paris : ce fut M. Brunetière, l'éminent critique applaudi du tout Montréal lettré, qui le désigna au conseil académique de notre Université, et lui procura en outre la haute recommandation du gouvernement français.

On dit beaucoup de bien du jeune et savant professeur ; nous lui souhaitons les plus brillants succès. Mais nous souhaitons surtout profit, et profit logique, à tous ceux et celles qui suivront les cours de M. de Labriolle.

Par *profit logique*, nous voulons dire que l'on sache aimer notre belle langue française, si bien nommée la langue des cours ; qu'on ne rougisse point de la parler, comme nous avons eu la douleur de le constater chez certains jeunes gens — hâtons-nous de dire que ce n'était pas chez nos aimables étudiants, ils ont trop de cœur pour cela !

Enfin, nous entendons encore, par cette expression *profit logique*, que l'on sache user convenablement et sérieusement de notre langue si gracieuse, sans l'avilir ou la ridiculiser dans l'emploi des mots comme les *décadents*, dans l'expression des idées philosophiques ou psychologiques comme les *intellectuels*.

La sottise, même enveloppée dans une phrase ronflante ou dans le plus risible assemblage de mots inconnus et incompris, même de leur auteur, n'en sera et n'en demeurera pas moins une sottise.

M. G. LA ROCHELLE

Tout Montréal connaît l'aménité, l'urbanité exquise du jeune Recorder de Saint-Henri de Montréal.

Avec sa bienveillance accoutumée, bienveillance qu'il aime surtout à témoigner à notre aimable jeunesse étudiante des collèges et de l'Université Laval, dont il fut d'ailleurs l'un des plus brillants élèves, il avait accepté de remplir les fonctions de gouverneur-général lors de l'ouverture de la session actuelle du Parlement modèle, au Monument National.

M. G. La Rochelle est né à Sorel, où il a commencé ses études : il les continua à Nicolet où il prit le titre de bachelier ès-arts.

Il fit deux ans de stage au bureau de Sir W. Laurier, vint à Montréal chez l'Hon. M. R. Laflamme dont il devint ensuite l'associé après avoir été reçu avocat.

Il fut secrétaire privé de sir W. Laurier. En 1890, il était nommé conseil suprême de l'Ordre International des Forestiers.

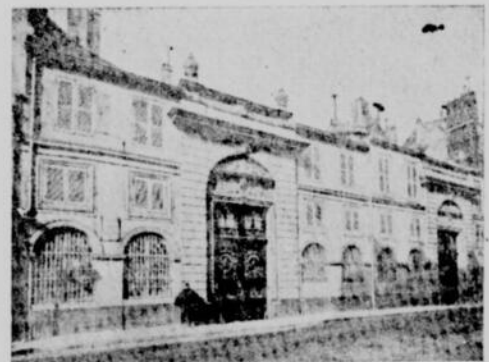
M. La Rochelle est brillant orateur et en même temps écrivain estimé.

CINQUANTENAIRE DE CHATEAUBRIAND

Il y a cinquante ans, l'illustre vicomte de Chateaubriand rendait à Dieu l'âme si pleine de sensibilité, de passion sainte, d'éloquente sublimité qu'il en avait reçue. Il désignait lui-même les rochers de sa chère ville natale, Saint-Malo, baignés par l'Océan, comme lieu de sa sépulture.

Cette année, ainsi que le rapportait notre distingué collaborateur, Grégoire le Solitaire, la Religion et la Patrie, l'Eglise et la France, s'unirent pour lui rendre un nouvel hommage.

C'est à l'occasion et de ces fêtes superbes, et des articles si estimés de notre savant collaborateur, que nous donnons en ce numéro quelques photographies de la



MAISON OÙ EST MORT CHATEAUBRIAND, RUE DU BAC, A PARIS.

maison où est né Chateaubriand, celle où il commença par sa mort, à vivre glorieusement, lui qui avait si bien parlé de Dieu, de la Foi, de l'Eglise, lui qui avait fait comprendre enfin, à ceux qui admettent la raison par les preuves, que l'amour de l'Eglise produit l'amour intense de la Patrie.

L'amour de Dieu assouplit les esprits les plus rebelles, dompte les nations sauvages, Natchez ou autres, et les amène tous à confesser hautement leur foi, à devenir martyrs même : en cela, en effet, brille d'un éclat incomparable le génie du christianisme !

LE PALAIS DE MÉKÉLÉ

Nous donnons aujourd'hui le palais de Mékélé, en Abyssinie, palais et ville abandonnés et tombant en ruines. Le dernier empereur qui habita ce palais fut Johannès IV ; son fils, le ras Mengacha, le quitta en 1895. — FIRMIN PICARD.

LA VALSE DES FLEURS

Zéphyr à la brise embaumée
 Nous a ramené le printemps
 Et son haleine parfumée
 A remplacé les noirs Autans.
 Souffle, souffle encor doux zéphire,
 Car ta caresse est pour la fleur
 Un nectar rempli de douceur
 Dont rien ne rendra le délire.

Petites fleurs, valsez, valsez avec transport
 Car peut-être, demain, trouverez-vous la mort.

Le ciel, en versant sa rosée,
 A ramené tes tristes jours,
 Pauvre petite fleur lésée,
 Toi qui devrais briller toujours.
 Hier encor, penchant la tête,
 Tu semblais implorer la mort,
 Acceptant ton funeste sort ;
 Mais aujourd'hui tout est en fête,

Petites fleurs, valsez, valsez avec transport,
 Car peut-être, demain, trouverez-vous la mort.

Hélas ! Petites fleurs aimées,
 Je vois vos calices flétris
 Et vos tiges inanimes
 Jonchant le sol de leurs débris...
 Tout fuit ! Adieu, douce verdure,
 Le triste automne est reparu,
 Votre bonheur est disparu...
 Vous succombez sous la froidure.
 Pauvres petites fleurs... je pleure votre sort... ;
 Demain... hélas... demain... vous trouverez la mort !

PATRIOTE FLEURISTE.

Saint-Henri, 1898.

CHATEAUBRIAND ET VEUILLOT

III

Plusieurs amis nous ayant presque reproché de n'avoir pas fait plus de citations de Chateaubriand dans nos articles antérieurs, nous revenons sur la scène avec l'intention de satisfaire leur désir.

La chose ici n'est pas difficile à faire : ou plutôt elle est difficile, et cette difficulté consiste dans l'attrait des œuvres de l'auteur, lequel attrait incline à tout citer.

Nous aimons d'abord à dire que le grand écrivain n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il commença le livre qui porta son nom au quatre coins du monde, le *Génie du Christianisme* : ce fut véritablement un coup de génie. C'était en 1798, il y a juste un siècle ; il était alors un pauvre émigré en Angleterre. Déjà, à cet âge, il avait dévoré des centaines de volumes graves, sérieux, savants, ainsi que le constate l'introduction de son livre. Il y cite et commente toute sorte d'auteurs anciens et modernes. Dans notre humble opinion, cet avant-propos manifeste bien tout de suite le rare talent d'écrire de Chateaubriand. S'il est vrai de dire que tout exorde doit être insinuant et propre à s'emparer au début de l'esprit d'un auteur ou d'un lecteur, c'est le cas sans doute pour ce beau préambule. Espérant que le lecteur partagera notre appréciation, nous le reproduisons presque en entier.

Depuis que le christianisme a paru sur la terre, trois espèces d'ennemis l'ont constamment attaqué : les hérésiarques, les sophistes, et ces hommes en apparence frivoles, qui détruisent tout en riant. De nombreux apologistes ont victorieusement répondu aux subtilités et aux mensonges ; mais ils ont été moins heureux contre la dérision. Saint Ignace d'Antioche, (1) saint Irénée, évêque de Lyon, (2) Tertullien, dans son *Traité des Prescriptions*, que Bossuet appelle divin, combattirent les novateurs, dont les interprétations superbes corrompaient la simplicité de la foi.

La calomnie fut repoussée d'abord par Quadrat et Aristide, philosophes d'Athènes : on ne connaît rien de leurs apologies, hors un fragment de la première, conservé par Eusèbe. Saint Jérôme et l'évêque de Césarée parlent de la seconde comme d'un chef-d'œuvre. (3)

Les païens reprochaient aux fidèles l'athéisme,

(1) Ignat., in *Patr. Apost., spist. ad Smyrn.*, No 1.
 (2) In *Heres.*, lib. VI.
 (3) Eus., lib. IV, 3 ; Hieronym., *Epist.* 80 ; Fleury *Hist. Ecclés.*, tom. I ; Tillemont, *Mém. pour l'Hist. Eccl.*, tom. II.

l'inceste, et certains repas abominables où l'on mangeait, disait-on, la chair d'un enfant nouveau-né. Saint Justin plaïda la cause des chrétiens après Quadrat et Aristide : son style est sans ornement, et les actes de son martyre prouvent qu'il versa son sang pour sa religion avec la même simplicité qu'il écrivit pour elle. (1) Athénagore a mis plus d'esprit dans sa défense ; mais il n'a ni la manière originale de Justin, ni l'impétuosité de l'auteur de l'*Apologétique*. Tertullien est le Bossuet africain et barbare ; Théophile, dans les trois livres à son ami Autolyque, montre de l'imagination et du savoir ; et l'*Octave* de Minucius Félix présente le beau tableau d'un chrétien et de deux idolâtres, qui s'entretennent de la religion et de la nature de Dieu, en se promenant au bord de la mer. (2)

Arnobé le rhéteur, Lactance, Eusèbe, saint Cyprien, ont aussi défendu le christianisme ; mais ils se sont moins attachés à en relever la beauté qu'à développer les absurdités de l'idolâtrie.

Origène combattit les sophistes : il semble avoir eu l'avantage de l'érudition, du raisonnement et du style, sur Celse, son adversaire. Le grec d'Origène est singulièrement doux ; il est cependant mêlé d'hébraïsmes et de tours étrangers, comme il arrive assez souvent aux écrivains qui possèdent plusieurs langues.

L'Eglise, sous l'empereur Julien, fut exposée à une persécution du caractère le plus dangereux. On n'employa pas la violence contre les chrétiens, mais on leur prodigua le mépris. On commença par dépouiller les autels ; on défendit ensuite aux fidèles d'enseigner et d'étudier les lettres. (3) Mais l'empereur, sentant l'avantage des institutions chrétiennes, voulut, en les abolissant, les imiter : il fonda des hôpitaux et des monastères ; et, à l'instar du culte évangélique, il essaya d'unir la morale à la religion, en faisant prononcer des espèces de sermons dans les temples. (4)

Les sophistes dont Julien était environné se déchaînèrent contre le christianisme ; Julien même ne dédaigna pas de se mesurer avec les *Galiléens*. L'ouvrage qu'il écrivit contre eux ne nous est pas parvenu ; mais saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, en cite des fragments dans la réfutation qu'il en a faite, et que nous avons encore. Lorsque Julien est sérieux, saint Cyrille triomphe du philosophe ; mais lorsque l'empereur a recours à l'ironie, le patriarche perd ses avantages. Le style de Julien est vif, animé, spirituel ; saint Cyrille s'emporte, il est bizarre, obscur et contourné. Depuis Julien jusqu'à Luther, l'Eglise, dans toute sa force, n'eut plus besoin d'apologistes. Quand le schisme d'Occident se forma, avec les nouveaux ennemis parurent de nouveaux défenseurs. Il faut avouer, les protestants eurent d'abord la supériorité sur les catholiques, du moins par les formes, comme le remarque Montesquieu. Erasme même fut faible contre Luther, et Théodore de Beze eut une légèreté de style qui manqua trop souvent à ses adversaires.

Mais lorsque Bossuet descendit dans la carrière, la victoire ne demeura pas longtemps incertaine ; l'hydre de l'hérésie fut de nouveau terrassée. L'*Histoire des Variations* et l'*Exposition de la Doctrine Catholique* sont deux chefs-d'œuvre qui passeront à la postérité.

Ici le lecteur voit notre ouvrage. Les autres genres d'apologie sont épuisés, et peut-être seraient-ils inutiles aujourd'hui. Qu'est-ce qui lirait maintenant un ouvrage de théologie ? quelques hommes pieux qui n'ont pas besoin d'être convaincus, quelques vrais chrétiens déjà persuadés. Mais n'y a-t-il pas de danger à envisager la religion sous un jour purement humain ? Et pourquoi ? Notre religion craint-elle la lumière ? Une grande preuve de sa céleste origine, c'est qu'elle souffre l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la raison. Veut-on qu'on nous fasse éternellement le reproche de cacher nos dogmes dans une nuit sainte, de peur qu'on en découvre la fausseté ? Le christianisme sera-t-il moins vrai quand il paraîtra plus beau ? Bannissons une frayeur pusillanime ; par excès de religion, ne laissons pas la religion périr. Nous ne sommes plus dans le temps où il était bon de dire : *Croyez, et n'examinez pas* ; on examinera malgré nous ; et notre silence timide, en augmentant le triomphe des incrédules, diminuera le nombre des fidèles.

Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie ? le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous re-

(1) Just.

(2) Voyez, avec les auteurs cités ci-dessus, Dupin, pom Cellier, et l'élégante traduction des anciens *Apologistes*, par M. l'abbé de Gourcy.

(3) Soer., 3, cap. XII ; Greg. Naz., 3, pag. 51-97, etc.

(4) Voyez Fleury, *Hist. Eccl.*

tracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie ? que n'ont point fait, par son inspiration, Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz ! Dans les arts ? que de chefs-d'œuvre ! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies ! Parmi son clergé, voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires en Chine, au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalerie ! Mours de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans même, choses secrètes de la vie, nous avons tout fait servir à notre cause. Nous demandons des sourires au berceau et des pleurs à la tombe ; tantôt, avec le moine maronite, nous habitons les sommets du Carmel et du Liban ; tantôt, avec la fille de la Charité, nous veillons au lit du malade ; ici deux époux américains nous appellent au fond de leurs déserts ; là nous entendons gémir la vierge dans les solitudes du cloître ; Homère vient se placer auprès de Milton, Virgile à côté de Tasse ; les ruines de Memphis et d'Athènes contrastent avec les ruines des monuments chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne ; à Saint-Denis nous visitons la cendre des rois, quand notre sujet nous force de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous cherchons seulement nos preuves dans les merveilles de la nature ; enfin nous essayons de frapper au cœur de l'incrédule de toutes les manières ; mais nous n'osons nous flatter de posséder cette verge miraculeuse de la religion, qui fait jaillir du rocher les sources d'eau vive.

SPECTACLE GÉNÉRAL DE L'UNIVERS

Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?

On pourrait dire que l'homme est la pensée manifestée de Dieu, et que l'univers est son imagination rendue sensible. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles : c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su réunir dans son ouvrage la durée absolue et la durée progressive : la première est placée dans le temps, la seconde dans l'étendue ; par celle-là, les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes ; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées : sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création ; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport nouveau ; la moindre de ses fractions devient un tout complet, qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde ; chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature, supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépourvues par les frimas, des champs dorés par les moissons ; vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre qui s'endort fatigué et brillant dans la poudre du soir, est-il en ce moment même ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée dans les voiles blanchissantes de l'aube ? A chaque moment de la journée le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau ; car, en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-puissance de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité.

Que l'on nous pardonne si nous ne savons de nouveau résister à faire une autre, mais courte citation : ce sont les dernières lignes du chapitre consacré à l'abbaye gothique de Saint-Denis, près de Paris, laquelle renfermait autrefois les tombeaux des rois de France :

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux en errant au milieu de cette famille de saint Louis et de Clovis. Si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser devant leurs sépultures et fixer sur nous leurs regards à la lueur de cette lampe !... Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois ; nous les reconnaissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau.

Eh bien ! peuple royal de fantômes, dites-le-nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne ? Le trône vous tente-t-il encore ?... Mais d'où vient ce profond silence ? D'où vient que vous êtes muets sous ces voûtes ? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière, vos yeux se referment, et vous vous cachez lentement dans vos cercueils.

Ah ! si nous avions interrogé ces morts champêtres dont naguère nous visitions les cendres, ils auraient percé le gazon de leurs tombeaux, et, sortant de la terre comme des vapeurs brillantes, ils nous auraient répondu :

« Si Dieu l'ordonne ainsi, pourquoi refuserions-nous de revivre ? Pourquoi ne passerions-nous pas encore des jours résignés dans nos chaumières ? Notre hoya n'était pas aussi pesant que vous le pensez, nos sueurs mêmes avaient leur charme lorsqu'elles étaient essuyées par une tendre épouse ou bénies par la religion. »

Mais où nous entraîne la description des tombeaux déjà effacés de la terre ? Elles ne sont plus, ces sépultures ! Les petits enfants se sont joués avec les os des puissants monarques. Saint-Denis est désert, l'oiseau l'a pris pour passage ; l'herbe croît sur ses autels brisés ; et au lieu du cantique de la mort qui retentissait sous les dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, la chute de quelque pierre qui se détache de ses murs en ruines ou le son de son horloge qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés.

S'il est quelque lecteur qui ne goûte point la beauté de ce langage, il faut avouer qu'il est difficile.

Avant de clore ces modestes études, qu'il nous soit permis de nous demander si le *Génie du Christianisme* est destiné à vivre longtemps.

Il est certain que les circonstances dans lesquelles il vit le jour lui furent favorables. Comme nous l'avons déjà dit, la génération contemporaine subissait encore les tristes effets de la révolution française ; on ne connaissait plus le chemin des temples ; on n'entendait plus les accents de la parole divine ; on ne savait plus ouvrir les lèvres pour prier. Cependant, dans cette vallée de larmes, toute âme a besoin de consolations spirituelles, toute âme a besoin de prières et de sacrifices, toute âme a besoin du flambeau de la parole de Dieu, toute âme a besoin de temples. La nature humaine proclamera toujours ces besoins.

Or, le *Génie du Christianisme*, par les tableaux enchanteurs des beautés et des bienfaits de la religion chrétienne, par les charmantes, par les ravissantes descriptions des cérémonies du culte, rencontra ce besoin universel des âmes. Il fut accueilli comme un sauveur.

Mais à présent que les temples en France sont rouverts, que les chaires ne sont plus muettes, que la prière est libre et que sur les autels s'immole de nouveau l'agneau de Dieu, le *Génie du Christianisme* va-t-il pâlir et rentrer dans l'ombre ? Nous osons espérer le contraire ; et voici nos raisons.

L'ouvrage existe depuis un siècle et il ne paraît pas avoir perdu de sa popularité primitive. Toujours les éditions succèdent aux éditions, les formats aux formats ; toujours les collèges et les couvents canadiens le donnent en prix comme les lycées et les pensionnats français ; les revues, les critiques et les orateurs le louangent à qui mieux mieux comme naguère à Saint-Malo, lors du cinquantenaire des funérailles de l'illustre écrivain.

Le mérite réel de ce livre ne dérive donc pas seulement des circonstances de sa naissance.

Il vient de deux autres sources : sa forme et son fond.

Le première est certainement d'une qualité supérieure au dire de tous les écrivains autorisés. Les

jeunes élèves, de concert avec les écrivains du métier, le goûtent, le savourent naturellement comme l'on goûte tous un fruit délicieux et exquis.

Or, nous savons que seules, généralement, les œuvres littéraires vont à l'immortalité, qui sont marquées au coin de la perfection de la forme : tels les poèmes et les livres historiques anciens et modernes.

Nous le demandons, qu'est-ce, après tout, que *l'Iliade* et *l'Énéide*, ces deux poèmes toujours anciens et toujours nouveaux ? Ne sont-ce pas, comme fond, de beaux riens, des riens sonores, des inventions et des fables ?

D'un autre côté, le *Génie du Christianisme*, comme le *Parfum de Rome*, comme la *Vie de Jésus-Christ*, a pour objet tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, de plus vivant, de plus immortel : la Religion.

Chateaubriand en a magnifiquement chanté les beautés et les bienfaits. Donc, l'Eglise et la France devront lui en garder un souvenir impérissable.

P.S. — A propos du *Génie du Christianisme*, il nous est venu parfois à l'esprit une pensée qu'il nous coûte quelque peu d'exprimer ici, craignant, d'un côté, d'ennuier nos lecteurs en les astreignant trop longtemps à nous lire, craignant de l'autre de montrer en cela un peu trop de hardiesse ou de singularité. Nous osons le faire, cependant, dans l'espérance que si cette idée déplaît à quelques-uns de nos lecteurs, ils ne nous garderont pas rancune pour cela.

Il est évident que, avant tout, l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* est un poète, un grand poète en même temps un poète savant comme Milton, comme Dante. L'auteur de tous les dons lui avait accordé, à un degré supérieur, le sentiment du beau, du grand, du divin. Comme les véritables poètes, il avait des idées élevées et goûtait sensiblement toute la poésie de la nature et de la religion. Il eut donc le sens des merveilles de la Création et celui des merveilles encore plus grandes de la Rédemption. Voilà pourquoi, sous l'impulsion vive de ce sentiment du beau, du bien et du vrai, à la vue de toutes les horreurs de la révolution française, à la vue des désordres épouvantables qu'elle avait créés, surtout sous le rapport moral et religieux, Chateaubriand prend la lyre harmonieuse que le ciel avait mise entre ses mains, et se met à chanter les beautés et les bienfaits du culte catholique.

Il intitule son livre : *Génie du Christianisme ou beautés de la religion chrétienne*.

Cet ouvrage, il nous semble, est une espèce de poème, mais un poème d'un genre tout-à-fait nouveau. Comme nous l'avons dit, c'est une série de tableaux magnifiques où il passe en revue, avec une magie de style sans pareille, le dogme, la morale ; la poésie, la littérature, les arts en rapport avec le christianisme ; les cérémonies de l'Eglise et tout ce qui regarde le

clergé séculier et régulier ; enfin la partie historique et mystique de la religion.

A l'instar de Dante dans son poème si original de *l'Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis* l'auteur du *Génie du Christianisme* donne au sien une forme nouvelle, c'est-à-dire celle de ses tableaux. Chateaubriand, comme Dante, laisse là de côté l'ancienne forme épique créée par Homère et suivie par Virgile, Le Tasse, Camoëns, Milton, Klopstock. Ce plan nouveau, si brillamment exécuté, et si noblement rempli de belles, de grandes et saintes choses, pourra peut-être lui donner, comme au célèbre poète florentin, l'immortalité littéraire. Tous deux, dans leur poème, ont le cachet d'un style original ; tous deux, dans leur poème, ont pour objets des choses qui ne meurent point.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

BAGATELLES LITTÉRAIRES

L'abbé de l'Atteignent, jouant aux petits jeux de société, eut, pour pénitence, de faire un impromptu à la plus jolie personne de la compagnie. Il s'en acquitta aussitôt par ce couplet :

En impromptu,
Je n'ai rien chanté de ma vie ;
Mais que vos yeux ont de vertu,
Et quand on est aussi jolie.
On a bien droit d'être servie
En impromptu.

CONTE HINDOU

LE VOLEUR ET LE RAJAH

Un voleur, qui avait déjà commis un grand nombre de larcins, finit cependant un jour par se laisser prendre.

On le conduisit devant le rajah de Travencoor.

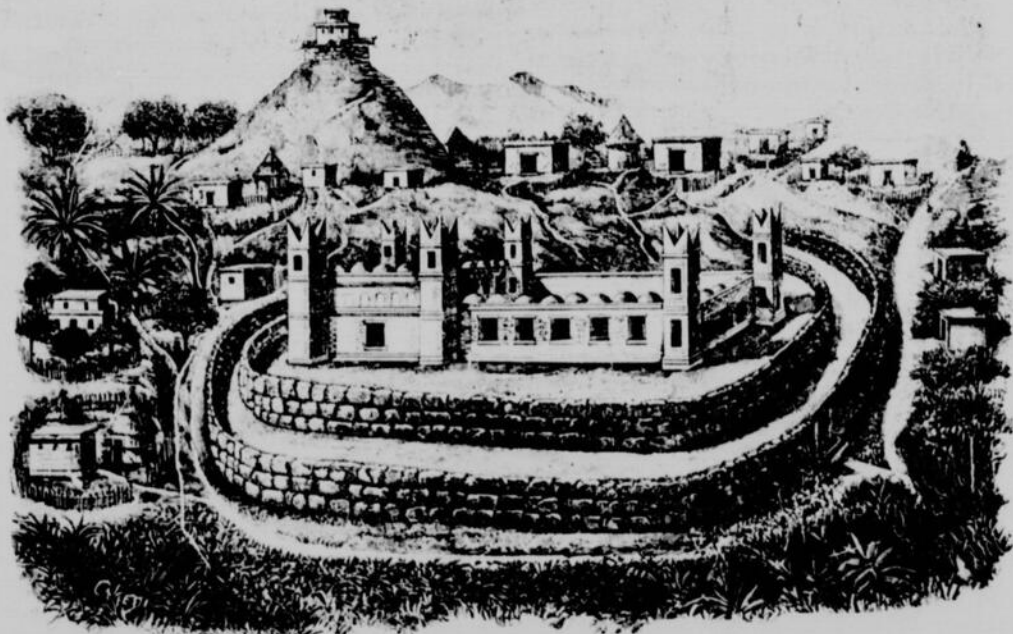
— Je te fais grâce de la vie, lui dit celui-ci, si tu me montres un voleur plus habile que toi.

— Déliez-moi bien vite alors, dit le compère, car ce n'est pas un que je vous indiquerai, mais dix, mais cent.

— Voyons d'abord, dit le rajah.

Le voleur alors lui nomma tous ses ministres, tous les chefs de village, tous les gouverneurs de provinces.

— Il a raison, dit le rajah ; je sais bien que tous ces gens me volent, mais ils ne se sont pas encore laissés prendre. Ils sont donc plus habiles que lui ; qu'on lui rende la liberté !



ABYSSINIE. — PALAIS DE "L'ATHIE" JOHANNES A MEKELÉ

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

INFLUENCE LITTÉRAIRE SOUS CHARLES X

INTRODUCTION DU RÉALISME

(Suite)

Après avoir montré la mission que s'étaient tracée les principaux écrivains idéalistes du règne de Charles X et de la Restauration dont la tendance invariable fut l'esthétique et le perfectionnement des aspirations humaines, je crois utile, avant d'étudier Honoré de Balzac, qui est considéré comme le promoteur du réalisme, de vous présenter quelques observations sur l'école réaliste et d'examiner la valeur intrinsèque du but qu'elle poursuit.

LE RÉALISME a pour objet l'imitation de la nature, c'est-à-dire le monde réel, tel qu'il apparaît à nos sens, soit dans l'ensemble, soit dans chacune de ses parties fractionnées jusqu'aux moindres détails. A priori, cela paraît très clair, très précis. Rien n'est pourtant plus vague, plus nébuleux et plus discutable malgré le caractère plausible de sa formule.

En effet, examinons comment on doit considérer la nature et ce qui constitue ses éléments réels.

La réalité se compose de deux éléments distincts : D'abord l'élément extérieur, visible, susceptible d'incessantes variations, que rien ne peut reproduire dans l'instant le plus court, le plus fugitif, dans sa complète intégrité ; ni la photographie, ni la peinture, ni la sculpture, ni la plume la plus exercée dans le style descriptif, et encore moins la science, telle que l'entend la formule du réalisme. Du reste, le but de la science, malgré les illusions de l'optique, n'est pas de s'occuper de l'apparence extérieure, son interprétation est essentiellement différente de celle des arts libéraux, elle consiste à déterminer les lois, les qualités particulières qui régissent les races, les espèces dont elle établit les types généraux et constants, ainsi que les phénomènes dont elle dégage les causes et les effets.

Cependant, c'est le fond de la science, ses principes, qui constituent ce second élément invisible, qui complète la réalité. Il faut que l'artiste ou l'écrivain pénétre dans le domaine abstrait du savant, n'importe dans quelle proportion ou par quels moyens, à condition qu'il révèle dans son œuvre d'art ou par sa plume la conception de la loi, de l'essence, de l'esprit qui anime son œuvre ou sa pensée. J'ai connu de véritables artistes peintres, sculpteurs, dramatiques ou chanteurs, et même des orateurs de talent, ne sachant ni lire ni écrire, possédant ce don de pénétration et d'analyse qui était de l'intuition chez les uns, beaucoup d'intelligence chez les autres, mais assurément du génie chez tous, à défaut duquel leur œuvre aurait été plate, sans expression et peu impressionnable.

Or, si ces deux éléments sont inséparables de la réalité, si le second, absolument invisible, anime le premier qui en est la manifestation, il est impossible d'admettre que la nature se compose seulement des qualités extérieures inhérentes à chaque être, à chaque objet ; elle se complique de cet élément de vie plus profond, plus permanent, qui voit l'individu à travers l'espèce et par son rapport avec elle, établissant une même base pour l'art et pour la science.

Suivant cette thèse, l'impuissance humaine à imiter exactement la nature conduit forcément l'artiste à choisir ce qui lui paraît plus susceptible de reproduction, ou à interpréter, à créer même ce qu'il ne peut imiter dans les limites des moyens matériels et physiques dont il dispose. Cet acte d'indépendance le met en contradiction avec le principe du réalisme, car où l'imitation servile cesse, paraît l'esprit d'interprétation, d'invention, le génie qui s'affranchit de cette soumission à la nature et peut s'étendre dans des limites inappréciables, qui convertissent la réalité en une œuvre d'imagination où le degré du réalisme sera subordonné à la mémoire, à l'esprit d'assimilation et au caractère de celui qui la produira.

L'inanité du réalisme est plus saisissante encore, si de l'ordre physique nous passons à l'ordre moral, en considérant l'homme au double point de vue de l'instinct et de la raison. Ces deux éléments qui sont

en lui, loin de former un ensemble harmonieux, entraînent des contradictions d'une extrême complexité qui jettent l'esprit de l'écrivain dans une situation des plus ambiguës. Les réalistes, pour résoudre la question, se sont laissés aller à des excentricités regrettables, mais presque inévitables, parce que les abîmes du cœur humain, l'instabilité de ses penchants, les impulsions de la vie physique et animale purement matérielles et sensibles, luttant avec l'élément libre et intellectuel de la raison, ne pouvant engendrer ni des perfections complètes, ni des monstruosités d'une perversion constante, c'est-à-dire des caractères entiers opérant avec la logique de l'instinct et de la constitution physique combinés, ils ont dû se rejeter sur les exceptions : les natures désorganisées, dégénérées par leurs propres excès ou ceux de leurs ancêtres, sur ceux qui étaient atteints de manies graves, affligés d'idées fixes, d'un esprit oblitéré où l'instinct de la brute était très développé au détriment de l'intelligence, en somme, tous les cas où une cause anormale rompait entièrement l'équilibre des facultés physiques et morales et, contre le principe que j'énonçais, faisaient entrevoir l'espèce à travers l'individu.

C'est grâce à ce système qu'ils ont pu développer des caractères aussi nettement accusés dans leurs détestable logique, qu'ils ont pu, en rapportant tout à une influence morbide ou à l'instinct, faire disparaître l'influence de la raison qui les aurait obligés à faire une sélection des différents mobiles applicables à des causes différentes, les forçant à faire un choix qui les éloignait du cadre circonscrit par le réalisme dont la présomption n'admet pas le doute en matière de reproduction.

Ce qui prouve le peu de consistance de l'école réaliste de ce siècle, c'est qu'à peu près tous les écrivains de cette secte se sont inévitablement écartés de sa formule par des raisons et causes multiples bien différentes, mais qui les empêchaient d'être impersonnels pour rester dans la vérité stricte et scrupuleuse, non seulement d'un ouvrage à l'autre mais dans le même volume : ce qui est plus grave, après avoir érigé son précepte philosophique en axiome littéraire.

BALZAC. Cette appréciation concernant le mode employé par les réalistes de cette dernière période datant de 1870, ne s'applique cependant pas entièrement à Honoré de Balzac. Cet écrivain très observateur, très substantiel, souvent grossier et vulgaire par sa nature matérialiste très provinciale, qui adorait la grosse plaisanterie, l'exubérante gaieté en harmonie avec sa robuste complexion et sa grosse tête qui le faisait ressembler, dit Champfleury, à un sanglier joyeux, mais qui contribua à l'expansion de son génie, fut plutôt le créateur de l'école impressionniste, influencé malgré lui par l'époque romantique, qu'un réaliste suivant l'école moderne. Il est du reste si souvent en rupture de principes, révèle un génie si compliqué, qu'au fur et à mesure qu'on l'analyse on est amené à varier d'opinion ; par moment à travers le désenchantement d'une suite de réalités d'un matérialisme brutal, il laisse apparaître brusquement une vision idéale qui renverse l'échafaudage de vos théories, sur la forme qui lui est propre. Cependant, ce qui domine en lui c'est le besoin de faire palpiter la vie dans toutes les situations qu'il dépeint, sauf dans certains dialogues dont les personnages paraissent froids par un défaut de puissance dramatique, de passion et d'esprit. Ce sont ses violences, ses grossièretés de langage et la fidélité qu'il a mise à présenter les classes inférieures de la société, qui font admettre Balzac comme promoteur du réalisme succédant à La Bruyère avec des licences plus accentuées et moins d'élévation. Ce qui n'est pas douteux, c'est sa grande originalité qui perce en dépit de la pression qui l'enserme moralement de toutes parts.

Néanmoins, chaque fois qu'il est sorti de ses scènes de province, des rapports familiers du peuple et de la bourgeoisie, il a été grotesque. Il avait un faible pour les grandes dames qui eût été assez inoffensif s'il ne l'avait conduit à vouloir dépeindre l'aristocratie sous un jour absolument désopilant, qui suggéra à l'un de mes confrères en critique cette phrase caractéristique : *"Balzac parle des grandes dames comme un comédi voyageur."* Effectivement, il établit entre les femmes

du grand monde un langage d'un goût très douteux, avec des expressions triviales qu'il n'a pu découvrir que chez les interlopes de la société qu'il produisait. Il en est de même quand il aborde le roman de sentiment. Son *Lys dans la Vallée*, qui développe des sentiments purement affectifs, est fortement imprégné de romantisme et de mysticisme que sa nature, son éducation première et le caractère dominant de son école désavouent à chaque instant ; les circonstances, les impressions ressenties par les principaux personnages, sont invraisemblables.

C'est dans le roman de caractère appliqué à la bourgeoisie et aux campagnards, que Balzac apparaît dans toute l'ampleur de son génie ; il se complait souvent à exagérer les mauvais instincts, convaincu que le laid seul est vrai dans la lutte humaine, mais il démontre la liaison étroite de la nature et de l'éducation appropriées à chaque tempérament, et comment chaque individu représente moins un état particulier d'esprit qu'un état général de la société. Tableaux lumineux où sa puissance d'évocation imprime le mouvement, anime d'une vie intense les allées et venues de tous les types, bourgeois, ouvriers, paysans, qui s'entrechoquent dans le milieu qui leur est assigné, sous la pression du lacs inextricable de leurs luttes intestines qui les enveloppe, les assujettit à la même intimité, sous la même bannière, et les ramène successivement avec leurs caractères invariables dans des circonstances différentes, mais gardant le même centre de circonvolution pour constituer une suite de tableaux logiques, ineffaçables de la civilisation et des mœurs de toute une époque.

Tout son génie est là.

Son style est incolore, ses comparaisons vulgaires ; mais ses descriptions sont abondantes, ses résurrections sont d'une richesse de détails que rien n'égale (voir la *Peau de Chagrin*). Son analyse est une dissection méticuleuse sur la configuration des lieux, sur l'apparence, le maintien et le genre des personnages qui animent l'action ; tout ce qui tombe sous le sens de la vue et se rapporte à l'instinct est très fouillé, la peinture en est d'une brutale réalité où domine le don d'impressionner ; le mobile des actions de chacun des personnages se devine aisément parce que leurs procédés instinctifs, leurs évolutions sont bien préparés, bien appropriés à leurs caractères et aux milieux que Balzac a pénétrés. Mais ces éblouissantes qualités n'atténuent pas le manque de lucidité, d'imagination et de finesse dans son style pour rendre bien perceptibles les rapports cachés entre ce qui est visible et ce qui ne l'est pas, dévoiler l'essence de toute chose, pour accentuer d'une puissance de coloris suffisamment nuancée les images invoquées qui complètent l'art descriptif ; cependant c'est cette imagination-là qui remplace l'interprétation à laquelle on attache tant de prix dans les beaux-arts.

La réalité n'exclut pas le langage figuré ; cependant, quand Balzac use de cette amplification pour établir une comparaison qui éclaire son style d'un jour plus vif, la finesse de nuance et la subtilité d'intuition qui créent une étroite liaison entre les parallèles établis sont imparfaits à cause de l'incorrection de sa phrase et d'un défaut de perspicacité pour démêler l'âme de la matière ou l'intelligence de l'instinct dont il a trop agrandi le champ d'influence. Il aurait fallu entre les images et la réalité une telle ressemblance, qu'elles se fussent confondues ; pour cela il faut une harmonie absolue entre l'idée, l'image qu'elle a suscitée et la forme. Voilà ce qui donne le pas à l'éclectisme bien compris sur l'esprit sectaire dont Balzac n'a pas complètement affranchi son génie.

Quelle que soit la part de sa nature ou de sa volonté subordonnée au tracé d'une formule définie, ces défauts rendent sa description des foules et des ensembles lourde, compacte, sans la moindre transparence ; ce style d'une abondance excessive éblouit, comme une illumination vénitienne qui se reflète sur des eaux sombres, formant avec leurs ondes un miroitement de plaques de feu sur un fond de lave, mais il fatigue, assombrit l'ensemble, efface le fond dans un chaos de pensées et de figures entassées avec effort. Cette exubérance de mots, d'images et d'idées, quoique géniale, ressemble à celle d'un chêne vigoureux qu'on ne se résignerait pas à élaguer de ses innom-

brables rameaux qui, sous prétexte d'ornement, pousseraient toujours plus touffus au détriment des grosses branches qui doivent former l'épanouissement de sa magistrale couronne, but de son développement. Il ne suffit pas que l'ensemble de l'œuvre laissée par Balzac soit grand : il faut que les parties principales, prises isolément, aient une envergure proportionnelle pour autoriser un de ses commentateurs à dire : "Que sa gloire le place aujourd'hui à la tête des romanciers français et au premier rang des romanciers de toutes les nations." Cette appréciation est très exagérée ; et puisque je parlais métaphoriquement d'un chêne, j'ajouterai que la majesté et la puissance d'une forêt de chênes ne consiste pas à être touffue et impénétrable, mais à ne présenter que des arbres grands et majestueux. Pour donner une prépondérance semblable à un auteur, il ne faut pas le juger sur la quantité de ses écrits, mais sur les qualités nombreuses de son œuvre.

Dans l'œuvre de Gustave Flaubert, la profusion et la variété des détails distribués dans une perspective savante, bien éclairée, d'une transparence lumineuse, d'une exactitude de coloris prodigieuse, disputent au style la pureté, l'intensité, la richesse d'expression et l'illusion de la réalité dans le dessin. Ce grand artiste réaliste a toujours l'expression propre, qui bannit l'exagération, et la gradation dans la période qui créent les lumières et les ombres nécessaires à la saillie de la figure principale. Sa méditation est aussi large, aussi profonde que sa sagacité pour aller du connu aux subtilités de l'inconnu, sans qu'aucune formule puisse l'arrêter. Dans plusieurs de ses ouvrages, il réunit des qualités infiniment supérieures à celles de Balzac, quoique son travail ne soit pas aussi vaste. Comme il est de la même école, la divergence de vues entre ces deux écrivains est très appréciable et tout à l'avantage du colosse qui a écrit *Salambô* et *Mme Bovary*, n'eût-il écrit que cela.

Après avoir rendu hommage au grand talent et à l'immense génie de Flaubert, je crois devoir ajouter que ses œuvres ne sont pas de purs délasséments de l'esprit : ce sont des études savantes créées pour les penseurs, qui ne doivent être lues qu'avec la plus grande circonspection par des intelligences expérimentées et mûries au travail. Ces œuvres mal comprises seraient une perte de temps inutile et pernicieuse.

Si j'envisage le fond de cet article, je me pose cette question : Balzac a-t-il créé par les caractères de sa comédie humaine une induction vers un état social meilleur, au profit de son époque ou de la nôtre ? Tous ceux qui ont procédé de lui ont-ils en général obtenu ce résultat ? Non, ils ont pour la plupart manqué de goût comme l'auteur de la comédie humaine en avait manqué lui-même. Ils n'ont vu et suivi en Balzac que ses violences et grossièretés de langage ; il porte comme chef d'une école, sans en avoir atteint le degré d'intempérance, la responsabilité de tous ses écarts, de toutes les audaces de ses disciples qui se sont ingéniés à dépeindre sous le couvert du réalisme des exceptions horribles et honteuses, tandis que la vérité littéraire qui a pour objet d'instruire sur l'état social ne doit pas s'occuper des cas spéciaux, isolés, dont le contrôle appartient aux agents des mœurs ou aux aliénistes. Le réalisme n'impliquait pas l'idée de faire éclore une littérature ignoble, et si cette école peu sincère a eu une certaine vogue, c'est qu'elle flattait les vices, les passions de l'humanité, qui par instinct aime le mal ; elle a du reste singulièrement abusé de cette exploitation en dépassant toutes les limites de la tolérance en matière littéraire. A ce prix, j'eusse préféré que la popularité de cette école et plusieurs des œuvres de Balzac eussent été reléguées dans l'oubli : car si ce maître n'a pas été un moraliste conduisant vers l'idéal du beau et du bien réels, son travail se borne à la peinture exacte des différents fractions de la société, c'est-à-dire à une œuvre d'art dont la base est large, grandiose, mais dont la forme est défectueuse en plusieurs points.

Il ne suffit pas de dépeindre les mœurs sans indiquer les moyens de combattre leurs écarts, sans amener une conclusion inéluctable des faits exposés. Le roman est destiné au peuple et non pas aux philosophes ni aux penseurs qui s'occupent de sociologie : il faut donc, dans les déductions qu'on veut en tirer,

le rendre accessible à ce peuple qui est censé ne pas avoir les aptitudes ni le temps voulu pour faire ce travail de réflexion logique.

L'écrivain, pris dans le sens général, a pour mission d'instruire ; le romancier en particulier s'attachait, à cette époque, à décrire la vie telle qu'elle devait être et non pas telle qu'elle était au moment où il remplissait sa tâche ; son but était d'inculquer, par des exemples et sous un aspect attrayant, les grands devoirs qui régissent la société. Voilà le rôle qui lui est assigné encore aujourd'hui, mais cette définition n'est pas absolue quant à la forme, toutes les écoles pouvant atteindre ce résultat par des moyens différents ; elle peut toutefois s'appliquer à la généralité des œuvres produites pendant la première moitié de ce siècle, tandis qu'elle est souvent en opposition avec l'œuvre de Balzac.

Ma courte étude sur Honoré de Balzac, faisant suite à celle des principaux écrivains contemporains d'une époque dont ils représentaient la conception esthétique, m'a permis de faire ressortir la différence sensible qui sépare ce génie complexe de cette école naissante sous le règne de Charles X, qui m'a inspiré dans un autre article le sens attribuable au terme vague de *Romantisme* qui la caractérise, et qui, sans formule précise, soutient que le beau et vrai restent beau et vrai partout en dehors de toute tradition.

DE MARCHY.

A suivre

SAINTE CÉCILE

(Voir gravure)

Pour écrire sur cette gracieuse enfant martyre, il faudrait une plume tombée du ciel, trempée dans le sang même de la glorieuse vierge, et le génie combiné des Bossuet, des Fénelon, des Chateaubriand, des Lamartine.

Oh ! que j'aimais entrer, le soir, dans l'église bâtie à Rome, sur l'emplacement de la maison de la noble enfant. L'obscurité profonde était trouée, là-bas, à ras le sol, par une centaine de points d'or : c'était comme des reflets ou cristallins, ou métalliques, suivant la position dans laquelle se trouvait le spectateur. Mais le reste de la basilique, c'était l'ombre, le mystère.

Que j'aimais le suave frisson qui me secouait malgré moi dans cette profondeur de la nuit, où l'horizon, dans le noir absolu, paraît presque aussi infini que l'Infini ! Ce frisson, c'était le respect, l'admiration, presque l'envie...

Où, l'envie !... Car je t'enviais alors, ô belle œuvre entre les plus exquis chefs-d'œuvre du Créateur ! J'enviais ta vertu, ton courage, ton héroïsme ; j'enviais ton sort, toi qui sus mourir pour ta Foi, quand je ne pus répandre pour elle que quelques gouttes de sang !...

Mais si l'on aime cueillir le lis brillant de pureté, sur le pistil doré d'un quel tremble comme un diamant le pleur des nuits printanières, qui donc songerait à ramasser le vulgaire et malfaisant champignon des bois, hérissé de pustules nauséux ?...

M. CHARLES DUPUY

(Voir gravure)

Après la chute du ministre sectaire, haineux, Brisson et compagnie, le président de la République française chargea M. Charles Dupuy de former le nouveau ministère. "C'est la cinquième fois que M. Dupuy prend un portefeuille ministériel, dit *La Croix*, de Paris, et la troisième fois qu'il est président du Conseil," ou premier ministre, disons nous ici.

Voici ce que nous apprend l'excellent journal *La Croix* : "M. Charles Dupuy a 47 ans. Très aimable dans les relations privées, orateur clair et abondant, il est au point de vue politique un type de cet opportunisme qui sait si bien préparer la voie aux pires sectaires."

L'ENCLUME

*Assez de souffrance inféconde !
L'angoisse au cœur, le front serain,
Forçat dans le baigne du monde
Rentre avec ton boulet d'airain*

*Si l'amour t'a fui, l'art te reste.
Dans la forge aux tristes clartés,
Descends, poète, sombre Oreste
En proie aux noirs déités.*

*Ouvrier, reprends à la rouille
Les outils que t'a donnés Dieu,
Sous le long oubli qui les souille
Fais luire encore l'ancien feu !*

*Plus d'espérances mensongères !
Spectres grinçants du rêve enfui,
Sorcières lupubres des fougères,
Tournez, hurlez autour de lui.*

*Essaim des cauchemars nocturnes,
Emplisse l'autre affreux ! Vene !
Sonner aux heures lucifernes
Le glas des soupirs délatés !*

*Toi, cependant, sculpte, cisèle,
En riant, des songes encor,
Et réchauffe-les de ton zèle,
Pour les jeter au moule d'or.*

*A l'œuvre, forgeron ! rallume
Ton feu, puis souffle avec ardeur !
Mais frappe fort, puisque l'enclume,
Malheureux, c'est ton propre cœur !*

LÉON DIÉK.

INSTITUT DES JEUNES AVEUGLES

LE DINER ANNUEL

C'est pour mercredi de cette semaine, à 8 heures du soir, que les Dames patronnesses de cet admirable institut convient toutes les âmes philanthropiques et généreuses aux agapes annuelles de la charité due aux pauvres aveugles.

Qui refuserait d'apporter son obole à une institution si éminemment chrétienne et humanitaire, surtout quand s'ajoute à l'agréable délassement d'un banquet, le charme d'un concert d'aveugles ?

Au milieu de tant d'œuvres qui nous sollicitent et nous attirent, en est-il une qui se recommande plus puissamment à nos sympathies que celle qui vient en aide à la cécité, la plus implacable des infirmités dont souffre l'humanité ?

Dans cet asile de Nazareth, ces enfants, que leur triste infirmité destinait à n'être jamais que des souffre-douleurs et des parias de la société, reçoivent des secours contre la misère et la souffrance corporelle, des encouragements et des conseils pour leur conduite morale et une instruction complète qui les aidera à supporter le fardeau de leur existence et à travailler utilement pour la société. Mais pour atteindre cet heureux résultat, l'Institut des Jeunes Aveugles, à qui l'État n'accorde qu'une subvention insuffisante, s'adresse nécessairement à la commisération du public. L'exigence de ses moyens est telle qu'au grand désespoir de ses zélées patronnesses et de ses excellentes directrices, beaucoup d'aveugles ne peuvent être secourus dans leur profonde misère. Aussi, répondrons-nous avec empressement à l'appel, et nous porterons à l'Institut de Nazareth l'expression tangible de notre ardente sympathie.

Pour la modique somme d'une piastre... prix de la carte du diner et du concert... participer à une œuvre si belle, c'est vraiment une bonne aubaine dont on se reprocherait de laisser échapper l'occasion.

Son Honneur le Maire Préfontaine a accepté de présider le banquet et le concert du 23 Novembre, à l'Institution des Jeunes aveugles de Nazareth (2009 rue Sainte-Catherine.) et l'organisation est complète.

Esclaves de nos rêves, nous usons nos yeux sur l'horizon de la vie à attendre, on ne sait quoi.—MELCHIOR DE VOGUÉ.



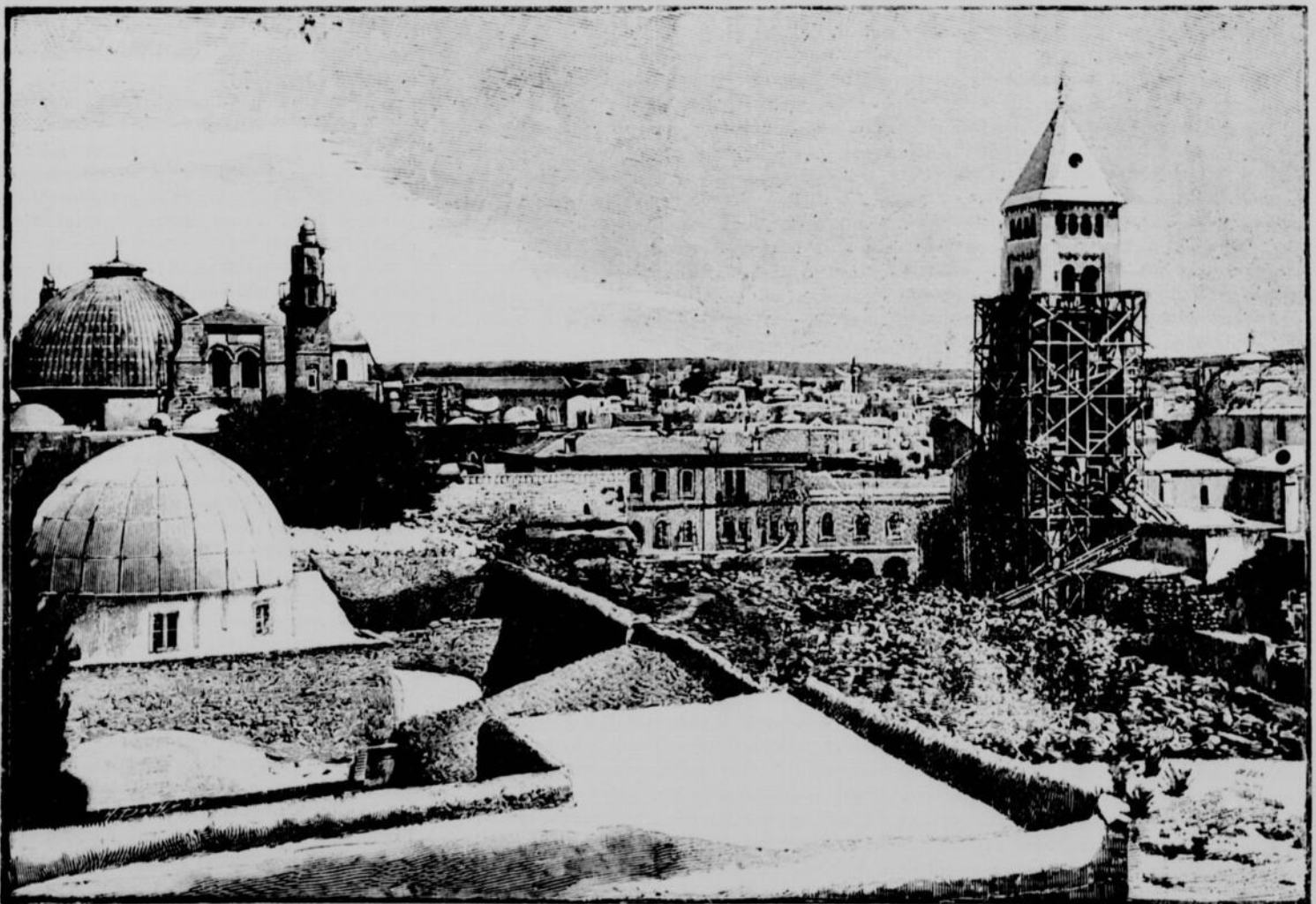
Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

M. de LABRIOLLE, Professeur de Littérature



Photo J.-A. Dumas, 112 rue Vitré

M. PHILIPPE HEBERT, Artiste-Sculpteur



Eglise grecque. Eglise du Saint-Sépulchre. Mosquée turque.

JÉRUSALEM.—L'église du Rédempteur, qui a été consacrée le 31 octobre, en présence de l'Empereur Guillaume

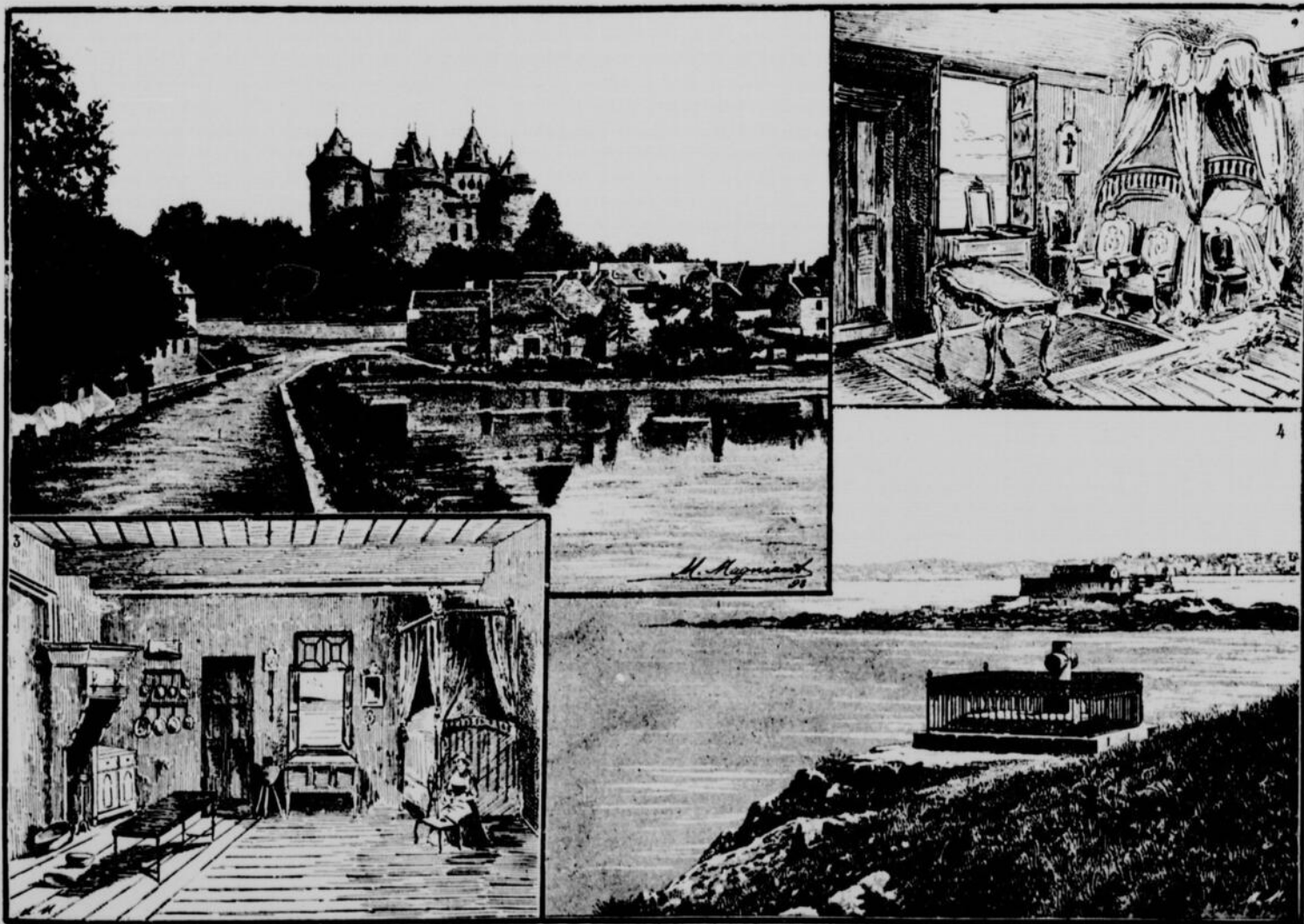


Photo Laprés & Lavergne

M. G. LA ROCHELLE, Recorder de Saint-Henri



M. Ch. DUPUY, Chef du cabinet français



1. Le château de Combourg - 2. Chambre conservée à St-Malo. - 3. La chambre natale. - 4. Le tombeau du Grand Be

A PROPOS DU CINQUANTENAIRE DE CHATEAUBRIAND

DEMAIN

—Demain, demain, je serai sage.
Bonne mère, je le promets.
—Enfant, je comprends ton laitage :
Demain, tu veux dire jamais.
Ainsi ne dis pas à ta mère :
" Demain, je serai sage," enfant,
Mais dis lui d'une voix sincère :
" Je veux l'être dès à présent."

TOURNIER.

SAINTE CATHERINE

LÉGENDE CHRÉTIENNE

L'Eglise catholique célèbre le 25 novembre la fête de sainte Catherine d'Alexandrie.

Sainte Catherine garde sous sa protection spéciale les jeunes filles, et particulièrement les servantes et les fileuses. Les orateurs et les philosophes, au moyen âge, avaient aussi pris pour patronne la vierge qui confondit les cinquante docteurs et triompha des mages de l'Orient. Son histoire est belle comme un poème et merveilleuse comme un conte. Je veux vous la dire.

Catherine était fille du roi Costus et de la reine Sabinelle. Au sortir de l'enfance, elle était versée dans l'étude des arts libéraux, et habile à broder la soie. La beauté de son corps était éclatante, mais son âme demeurait plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. Plusieurs barons du royaume la recherchaient en mariage. Elle les dédaignait et disait :

—Trouvez-moi un époux qui soit sage, beau, noble et riche.

Or, pendant son sommeil, elle eut une vision. La Vierge Marie lui apparut, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et dit :

—Catherine, veux-tu prendre celui-ci pour ton époux ? Et vous, mon très doux Fils, voulez-vous avoir cette vierge pour épouse ?

L'enfant Jésus répondit :

—Ma mère, je ne la veux point ; éloignez-la plutôt de vous, parce qu'elle est idolâtre. Mais si elle veut se faire baptiser, je lui promets de mettre à son doigt l'anneau nuptial.

Désireuse d'épouser le roi des cieux, Catherine alla demander le saint baptême à l'ermite Ananias qui vivait en Arménie, dans la montagne Nègre. Peu de jours après, comme elle priait dans sa chambre, elle vit venir Jésus-Christ au milieu d'un chœur nombreux d'anges, de saints et de saintes. Il s'approcha d'elle et lui mit au doigt son anneau. Et Catherine connut seulement alors que ces noces étaient des noces spirituelles.

En ce temps-là, Maxence était empereur des Romains. Il ordonna aux habitants d'Alexandrie d'offrir aux idoles de grands sacrifices. Catherine, qui priait dans son oratoire, entendit les chants des prêtres et les mugissements des victimes. Aussitôt, elle se rendit sur la place publique, et, ayant vu Maxence à la porte du temple, elle lui dit :

—Comment es-tu assez insensé pour ordonner à cette foule de rendre hommage à des idoles ? Tu admires ces ornements précieux qui ne sont que de la poussière qu'emporte le vent. Tu devrais plutôt admirer le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qui y est contenu. Tu devrais admirer les ornements des cieux, le soleil, la lune et les étoiles ; tu devrais admirer les cercles de ces astres qui, depuis le commencement du monde, courent vers l'Occident et reviennent à l'Orient, et ne se fatiguent jamais. Et quand tu auras remarqué toutes ces choses, interroge et apprends quel est le plus puissant. C'est notre Dieu, le Seigneur des Dominations, et le Dieu des dieux.

—Femme, répondit l'empereur, laisse-nous achever le sacrifice : ensuite nous te ferons réponse.

Et il ordonna que Catherine fût conduite au palais et gardée avec soin ; et comme il admirait la grande sagesse et la merveilleuse beauté de cette vierge, il manda cinquante docteurs versés dans la science des

Egyptiens et dans les arts libéraux, et, les ayant assemblés, il leur dit :

—Une jeune fille d'un esprit subtil affirme que nos dieux ne sont que des démons. J'aurais pu la contraindre à sacrifier ou la faire punir ; mais j'ai jugé plus convenable qu'elle fût confondue par la force de vos arguments. Si vous triomphez d'elle, vous retourneriez chez vous chargés d'honneurs.

Et les sages répondirent :

—Qu'on l'amène afin que sa témérité se manifeste et qu'elle avoue n'avoir jamais jusqu'ici rencontré de sages.

Et quand elle apprit qu'elle devait disputer avec les sages, Catherine craignit de ne pouvoir défendre dignement contre eux la vérité de Jésus-Christ. Mais un ange lui apparut et lui dit :

—Je suis l'archange saint Michel, envoyé par Dieu pour t'annoncer que tu sortiras de ce combat victorieuse et digne d'obtenir notre Seigneur Jésus-Christ, espoir et couronne de ceux qui combattent pour lui.

Et la vierge disputa avec les docteurs. Ceux-ci ayant soutenu qu'il était impossible qu'un Dieu se fit homme et connût la douleur, Catherine montra que la naissance et la passion de Jésus-Christ avait été annoncées par les gentils eux-mêmes et proclamées par Platon et la Sybille.

Les docteurs ne purent rien opposer à des arguments si solides. C'est pourquoi le principal d'entre eux dit à l'empereur :

—Tu sais que personne jusqu'ici n'a pu disputer avec nous sans être aussitôt confondu. Mais cette jeune fille, dans laquelle parle l'esprit de Dieu, nous remplit d'admiration et nous ne savons ni n'osons dire quelque chose contre le Christ. Et nous avouons hardiment que si tu n'as pas de meilleure raison à donner en faveur des dieux que nous avons adorés jusqu'à présent, nous nous convertissons tous à la foi chrétienne.

En entendant ces paroles, le tyran fut transporté d'une telle rage qu'il les fit tous brûler au milieu de la ville. Mais, en signe de ce qu'ils mouraient pour la vérité, ni leurs vêtements ni leurs cheveux ne furent atteints par le feu.

Maxence dit ensuite à Catherine :

—O vierge issue de noble lignée et digne de la pourpre impériale, prends conseil de ta jeunesse et sacrifie à nos dieux. Si tu le veux faire, tu tiendras dans mon palais le premier rang après l'impératrice, et ton image, placée au milieu de la ville, sera adorée de tout le peuple, comme celle d'une déesse.

Mais Catherine répondit :

—Cesse de parler de telles choses. C'est un crime d'y penser seulement. Jésus-Christ m'a prise pour épouse. Il est tout mon amour, toute ma gloire et toutes mes délices.

Voyant qu'il ne pouvait la flatter par des caresses, le tyran espéra la réduire par la peur ; c'est pourquoi il la menaça de mort.

Mais Catherine lui répondit :

—Jésus-Christ s'est offert pour moi en sacrifice à son père ; ce m'est une grande joie que je puisse être offerte à la gloire de son nom comme une hostie agréable.

Alors Maxence ordonna qu'elle fût fouettée de verges et que, traînée ensuite dans un cachot ténébreux, on l'y laissât sans nourriture. Et, appelé par diverses affaires pressantes, il partit pour une province éloignée.

Or, l'impératrice, qui était païenne, eut une vision, et sainte Catherine lui apparut environnée d'une clarté inestimable. Des anges vêtus de blanc se tenaient auprès d'elle, et l'on ne pouvait voir leur visage pour la très grande lumière qui en sortait. Et Catherine dit à l'impératrice d'approcher. Puis, prenant une couronne de la main d'un des anges qui étaient là, elle la mit sur la tête de l'impératrice, en lui disant :

—Voici une couronne qui t'est envoyée du ciel au nom de Jésus-Christ, mon Dieu et mon Sauveur.

L'impératrice fut troublée en son cœur par ce songe admirable. C'est pourquoi, accompagnée de Porphyre, lequel était chevalier et chef de l'armée, elle se rendit à la première heure de la nuit dans la prison où Catherine était enfermée. Dans cette prison, une colombe lui

apportait une nourriture céleste, et des anges pansaient les plaies de la vierge.

L'impératrice et Porphyre trouvèrent le cachot baigné d'une ineffable clarté dont ils furent si épouvantés, qu'ils tombèrent prosternés sur la pierre. Mais une odeur merveilleusement suave se répandit aussitôt, qui les reconforta et leur donna meilleur espoir.

—Levez-vous, leur dit Catherine, et ne soyez pas épouvantés, car Jésus-Christ vous appelle.

Ils se levèrent et virent Catherine au milieu d'un chœur d'anges. La sainte prit des mains d'un de ceux qui étaient là une couronne très belle, brillant comme l'or, et elle la mit sur la tête de l'impératrice. Et cette couronne était le signe du martyre. Et en effet, cette reine et le chevalier Porphyre étaient déjà inscrits au livre des récompenses éternelles.

Quand il fut de retour, Maxence donna l'ordre qu'on lui amenât Catherine et lui dit :

—Choisis de ces deux choses : ou de sacrifier et vivre, ou de périr dans les tourments.

Et Catherine répondit :

—Je désire offrir ma chair et mon sang à Jésus-Christ. Il est mon amant, mon pasteur et mon époux.

Alors le prévôt de la cité d'Alexandrie, qui avait nom Chussates, fit faire quatre roues garnies de dents de fer très aiguës, afin que sur cette roue la bienheureuse Catherine périt d'une misérable et très cruelle mort. Mais un ange brisa cette machine et la fit éclater avec tant de force, que les débris tuèrent un grand nombre de gentils. Et l'impératrice qui, du haut de sa tour, voyait ces choses, descendit et reprocha à l'empereur sa cruauté. Maxence, plein de rage, ordonna à l'impératrice de sacrifier, et, comme elle s'y refusait, il commanda de lui arracher les mamelles et de lui couper la tête. Et tandis qu'on la menait au supplice, Catherine l'exhortait, disant :

—Va, réjouis-toi, reine aimée de Dieu, car aujourd'hui tu échangeras ton royaume périssable en un éternel empire et un époux mortel en un immortel amant.

Et l'impératrice fut conduite hors des murs pour y souffrir la mort. Porphyre enleva le corps et le fit ensevelir honorablement comme celui d'une servante de Jésus-Christ. C'est pourquoi Maxence fit mettre Porphyre à mort et jeter son cadavre aux chiens. Puis faisant venir Catherine il lui dit :

—Puisque, par tes arts magiques, tu as fait périr l'impératrice, si tu te repens, tu seras maintenant la première dans mon palais. Aujourd'hui donc, sacrifie aux dieux, ou tu auras la tête coupée.

Elle répondit :

—Fais ce que tu as résolu, afin que je prenne place dans la troupe virginale qui accompagne l'Agneau de Dieu.

L'empereur la condamna à être décapitée. Et, lorsqu'on l'eut menée hors de la cité d'Alexandrie, au lieu du supplice, elle leva les yeux au ciel et dit :

—Jésus, espoir et salut des fidèles, gloire et beauté des vierges, je te prie d'accorder que quiconque m'invoquera en souvenir de mon martyre, sera exaucé, soit au moment de sa mort, soit dans les périls où il pourra se trouver.

Et une voix du ciel lui répondit :

—Viens, mon épouse chérie ; la porte du ciel t'est ouverte. Je promets tes secours d'en haut à ceux qui m'invoqueront par ton intercession.

Du col tranché de la vierge, il coula du lait au lieu de sang.

Ainsi, madame sainte Catherine trépassa de ce monde au bonheur céleste, le vingt-cinquième jour du mois de novembre qui était un vendredi.

ANATOLE FRANCE.

DEUX MOTS DU DOCTEUR

MANGER LENTEMENT ET BIEN MACHER

Voilà un principe que chacun devrait toujours avoir présent à la mémoire, comme le : " Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. " *Manger lentement d'abord.* Que de personnes négligent ce point et que d'estomacs se détraquent par inobservance de ce pré-

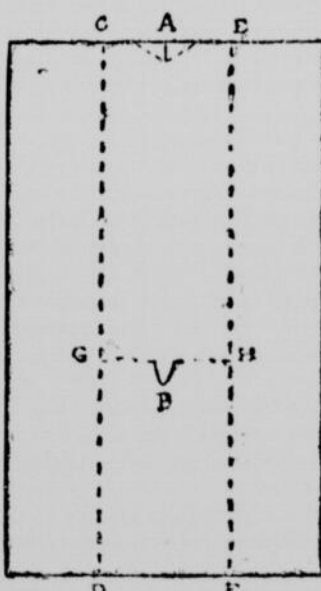
cepte. Mais voilà ! On est pressé ; les affaires, l'atelier vous appellent, ou les plaisirs, le théâtre, le concert, et on avale les bouchées doubles, triples : on engouffre, et le repas est expédié en cinq minutes. Oh ! que voilà de la bonne besogne... préparée pour le médecin ! Qu'arrive-t-il alors ? — C'est qu'on ne prend pas le temps de mâcher, d'ensaliver, et que l'estomac se remplit de boules indigestes. Donc, si vous voulez avoir et conserver un bon estomac, mangez lentement, mâchez bien et ne mangez pas trop.

« Ah ! vous nous la baillez belle, docteur ! Mâchez bien. Le conseil est facile à donner et à suivre... pour ceux qui ont des dents. Mais quand il y a des absents ou des infirmes dans la bouche, que faut-il faire ? C'est bien simple : remplacer les absents et ramener artificiellement les effectifs au complet. Que de dyspepsies guéries radicalement par l'emploi d'un bon ratelier ou d'un masticateur. A propos, savez-vous ce que c'est qu'un masticateur ? Si vous l'ignorez, apprenez, ô lectrices, que c'est un petit appareil destiné à broyer, à triturer, à mâcher artificiellement la viande et les aliments en général avant de les porter à la bouche. Donc mâchez, mâchez toujours et mâchez bien ; voilà le conseil que dicte à tous les gens pressés l'expérience de tous les médecins et rappelez-vous que l'avenir appartient aux gens qui mâchent bien. Il faut avoir souffert de l'estomac ou avoir vu souffrir les autres pour savoir combien les mauvaises digestions rendent la vie pénible, triste et morose. Allons, mesdames, servez-vous bien des mâchoires que le bon Dieu vous a données.

LA RÉCRÉATION EN FAMILLE

LA CHEMISE-EXPRESS

En trois coups de canif, transformer une carte de visite en une chemise d'homme empaquée et repassée.



Faites une petite entaille en A, milieu d'un des petits côtés de la carte de visite. Au point B, situé un peu plus bas que le centre de la carte, faites deux petites entailles obliques, en forme de V.

Et c'est tout ! la chemise est fabriquée !!

Pour le démontrer vous n'avez qu'à plier la carte, en laissant à l'intérieur la partie imprimée, suivant les lignes pointillées C D et E F, puis suivant la ligne G H (fig. 1). Vous obtenez ainsi la forme indiquée (fig. 2), sur laquelle vous relevez d'arrière en avant les deux points du faux-col, les entailles d'en bas servant à former la patte.

Enfin, marquez au crayon ou à l'encre le contour du plastron et son milieu, muni de ses

boutonnères, et écrivez-y vos initiales. Voilà une façon originale d'intriguer vos amis, en leur envoyant votre carte de visite sous cette forme. Si quelqu'un de mes lecteurs connaissait d'autres constructions de ce genre, je lui serais très reconnaissant de vouloir bien me les signaler.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le Théâtre-Français nous promet pour cette semaine en outre de la fameuse comédie mondaine *Infatuation*, l'apparition de la plus charmante élocutionniste new-yorkaise, Lotta Gladstone, une artiste qui rappelle en plus d'un point son maître, le célèbre Johnston Bennett.

Nous aurons établi d'un mot la célébrité de Miss Gladstone en disant qu'après un premier engagement chez Koster et Bial, à New-York, les gérants de ce théâtre l'ont réengagée pour cinq semaines consécutives.

La représentation de cette semaine ne pourra qu'attirer une grande foule à ce théâtre si populaire.

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

La compagnie du théâtre du Broadway, qui est au Théâtre de Sa Majesté cette semaine, donnera une série de représentations du "Highwayman," l'opéra comique de Reginald de Koven, avec une matinée spéciale, jeudi après-midi, à l'occasion du Jour de Grâces.

Le "Highwayman" est venu à Montréal, il y a exactement un an. Comme on le sait, cet opéra comique a été joué avec le plus grand succès pendant 200 soirées consécutives à New York. La distribution de cette pièce se fait entre des artistes de la force de Camille d'Arville, Joseph O'Meara, Jérôme Sykes et autres bien connus dans le monde musical. A remarquer les décors de la cour de l'auberge, du vieux chemin de York, au clair de lune, du parc et du manoir de Beverley.

Signor A. Novellis voyage avec la troupe pour conduire l'orchestre et les chœurs des bohémiens, des fermières, des chasseurs, des soldats et des paysans.

MONUMENT NATIONAL

Les soirées de famille.—L'association Saint-Jean-Baptiste de cette ville en inaugurant une série de soirées de famille qui auront lieu le dimanche, durant la saison d'hiver, au prix uniforme de 25cts, a mis à exécution un projet des plus agréables pour le public. Ce dernier l'a bien prouvé en assistant en grand nombre aux deux représentations du "Testament de César Girodot."

Dimanche, le 27 courant, on jouera "Le voyage de M. Perrichon" et nous ne doutons pas que notre population ne se porter en foule pour entendre cette déopilante comédie, une des meilleures du répertoire français.

CLUB DE NATATION

Le club de Natation, fortement éprouvé cette année par suite de l'incompréhensible interdiction des bicyclettes à l'île Saint-Hélène par la municipalité de Montréal, convoque tous les amis de ce club à une jolie soirée qui aura lieu le vendredi, 25 novembre, à la salle d'exercices du Régiment Victoria, rue Cathcart, Montréal.

PARC SOHMER

Quel endroit plus délicieux que le Parc Sohmer pour tromper les ennuis des dimanches soirs. Dans un pavillon chauffé à une température agréable, des artistes choisis parmi les meilleurs entretiennent pendant deux heures les spectateurs de leur art. Dimanche après-midi et soir, le programme contient une dizaine d'artistes réputés, chanteurs, danseurs et acrobates, etc. ; les nouvelles chansons de Vérande, enfin, l'on vous assure de l'amusement pour dimanche au Parc Sohmer.

Le pain de la liberté est dur ; on l'achète de son repos et de son sang.—M^r DARBOY.

Nos antipathies nous jugent plus sûrement que nos sympathies.—F. BRUNETIÈRE.

Un système ne nous agrée point parce que nous le jugeons vrai ; nous le jugeons vrai parce qu'il nous agrée.—H. TAINE.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dr Asselin, 111, rue St-Denis ; Francis Archambault, 291, rue Dufferin ; Melle Berthe Dozois, 789, rue St-André ; E. Corbin, 342, rue Richmond ; Magloire Cardinal, 123, rue Chatham ; L.-M. Desparois, 685, rue Berri ; M. E. LePailleur, 168, rue Sangumet ; Mlle H. Lanctôt, 28, rue Drolet.

Saint-Henri de Montréal.—Mme Joseph Laramée, 34, rue Bourget ; Dr J.-N. Legault, 3537, rue Notre-Dame.

Québec.—L. E. Morin, 375, rue Richardson, St-Roch. Ste-Anne de Bellevue.—J. M. Crevier.

Globe Village, Mass.—Mlle Clara Chapdelaine.

Ottawa.—F. Bench, 361, rue Dalhousie.

Wilham-West.—Nazaïre Frank Labelle.

Manchester, N.-H.—Henry Bailly, 560, rue Main.

Lachine.—Noé Cousineau.

Sherbrooke-Est.—Philibert Morin.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Chez le peuple romain, aux beaux jours de sa gloire, On a vu mon premier, de pompe environné, Servir souvent à rendre, après une victoire, Les honneurs du triomphe aux héros décerné. D'un bon cœur mon dernier annonce la présence ; Et de crainte, lecteur, que tu ne cherches mal, Apprends que dans les champs mon tout prenant nais- Est le mets favori d'un stupide animal. [sance,

QUESTION

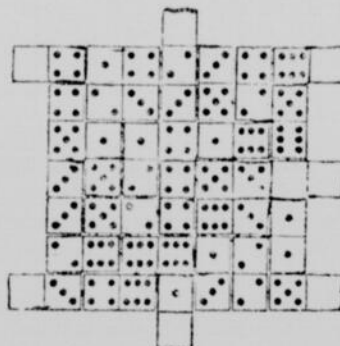
Quel est le premier pape qui changea de nom, lors de son avènement au pontificat ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 759

Enigme.—Testament.

Métagramme.—Caresse et Paresse.

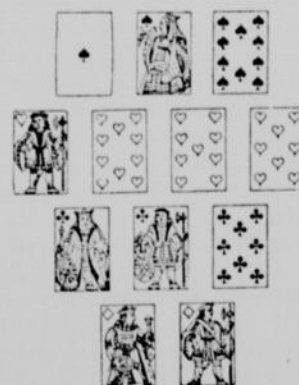
Domino.—



Ont deviné ; Mlle Albertine Moncion, Angers ; H. Gagnon, Mlle B. Trudeau, Montréal ; G. A. Lavoie, Limoulin ; Mlle B.-S. Landry Valleyfield.

JEUX DE CARTES

LE PIQUET



Un écart franc semble ce qu'il y a de plus rationnel. Jetez vos piques et portez trois couleurs avec la chance de former une quinte, si vous relevez Dame et sept de cœur ; un quatorze de valet est possible ; enfin vous ferez probablement cartes égales.

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Quelle chose étrange ! Une enfant si raisonnable !... Jadis *darling*, lorsque ma mère donnait une soirée, et que j'avais une toilette nouvelle, et qu'on dansait, il aurait fallu m'arracher de force au parquet des salons, si l'on eût voulu m'emmener avant l'extinction du dernier lustre. Le monde a bien changé.

Si le monde avait varié, ce qui n'est point prouvé, elle, du moins était restée la même, en dépit des années écoulées : inaccessible aux sentiments profonds qui sont presque toujours douloureux, réfractaire aux deuils durables, aux longues tristesses, ennemie des larmes dont l'amertume ternit le regard et corrode les paupières ; mais orgueilleuse, entichée de luxe, de titres et de fortune, amoureuse de bien-être et d'égoïste quiétude, passionnée seulement pour la toilette, les réceptions, les plaisirs mondains : tout ce qui mettait en lumière son immuable beauté, son éternelle jeunesse.

Que certaines natures demeurent insensibles à ces seuls entraînements, cela paraissait à son incurable frivolité un insondable mystère.

—Enfin, reprit-elle, en soulevant imperceptiblement ses sculpturales épaules, il n'est guère plus de onze heures et vous avez le temps de sauter encore. Gérard, ne l'emmenez-vous pas pour ce quadrille ? Il me semble que vous n'avez pas dansé ensemble.

—Flor n'était pas abordable, répliqua Gérard sans que la froideur de son accent permit de démêler si ces paroles équivoques étaient un compliment ou une ironie.

Puis, le bras arrondi, s'inclinant vers sa petite cousine :

—Me feriez-vous la grâce ?... demanda-t-il avec autant de sérieux que s'il se fût adressé à la plus imposante des ladies.

Involontairement, le regard velouté de Flor se durcit.

—Pardonnez-moi, répondit-elle, sans prendre la peine de voiler son refus d'une expression de regret : je suis engagée avec Georges Douglas, et le voici qui vient me chercher.

Et, d'un air indifférent, elle s'éloigna au bras d'un gentil garçonnet de treize à quatorze ans, blond, rose, encore joufflu, naïvement fier de sa mignonne danseuse, et pénétré de l'honneur, — lourd de responsabilités, — d'avoir à conduire le quadrille enfantin.

En dépit de l'extrême bonté de son cœur, Noll ne put s'empêcher de rire de la mine attrapée de Gérard.

—*My dear*, n'êtes-vous donc pas ce soir dans les bonnes grâces de Flor ? demanda lady Augusta surprise.

Gérard détourna la tête avec impatience.

—Elle m'en veut, vous le savez bien, depuis cette sottise histoire.

Non, la comtesse ne savait pas ou du moins elle avait perdu de vue... Elle ne se souvenait, en cet instant, d'aucun des anciens griefs qui l'avaient animée contre Florence. La pâle fillette en deuil, dont les robes noires et les yeux tristes l'avaient obsédée longtemps avec l'agaçante ténacité d'un remords, n'avait-elle pas fait place à une éblouissante petite Flor, d'une élégance un peu sauvage de mouette, qui était la principale attraction de sa soirée ?

—Oh ! cette niaiserie... depuis des mois... vous croyez ?

Bien qu'intrigué par les dernières paroles de Gérard, Noll, très discret, ne chercha point à se renseigner au sujet de la " sottise histoire " à laquelle son frère venait de faire allusion, avec une mauvaise humeur si évidente, qu'il était facile d'en conclure que ce souvenir n'avait, pour lui, rien d'agréable.

Lady Ruthwen reprit tout de suite, d'ailleurs, le panégyrique de Florence dont elle suivait, de loin, les évolutions dans les gracieux méandres du quadrille.

—Mais c'est qu'elle danse à ravir ! Voyez, Noll, de tous côtés, on la regarde. Faut-il que vous soyez d'humeur chagrine pour abrégier le plaisir de cette mignonne et priver si tôt la fête de son si charmant lutin. Cette soirée est pour moi une révélation. Jamais encore je n'avais remarqué combien Flor est jolie ; un vrai bijou !...

Un vrai bijou !... Elle devenait soudain très désireuse de s'en parer, comme elle se parait des merveilles de sa garde-robe ou de ses écrins. Le succès inattendu de Florence l'intéressait enfin à cette petite fille, hier encore méconnue, presque honnie.

Gérard suivait, avec une stupéfaction pleine de colère, ce brusque revirement de sa grand-mère. N'était-il pas assez ridicule que les in-

vités de Kilmore-Castle fissent montre d'un enthousiasme extravagant pour une insignifiante poupée de dix ans, presque un baby ! Fallait-il que la châtelaine, aussi, partageât cette engouement ? Il semblait à la jalousie du cadet des Ruthwen que tant d'attention accordée à Florence était à son détriment. Une lourde rancune grondait en lui.

La préoccupation qui rendit soudain Olivier silencieux n'était pas d'essence si personnelle. Il se demandait, avec inquiétude, quelles conséquences allait avoir, pour l'éducation de sa pupille, le changement subit des sentiments de lady Augusta. Ne lui disputerait-elle pas désormais l'enfant dont il avait eu, jusqu'alors, la garde exclusive, et son influence dissolvante de femme frivole ne contrebalancerait-elle pas, dans cette âme neuve, celle que, par des soins patients et dévoués, il s'était efforcé d'y acquérir ?

Absorbé par ces pensées, il ne s'aperçut pas, tout de suite, que Gérard éloigné, sa grand-mère ressaisie par ses obligations de maîtresse de maison, il se trouvait maintenant oublié dans le recoin écarté où il s'était réfugié.

Ces fêtes, brillantes et bruyantes, n'en étaient point pour lui. Si depuis longtemps, il avait surmonté la faiblesse quasi malade qui, d'abord, le portait à cacher son infirmité dans une farouche solitude, du moins n'affrontait-il pas sans un sentiment de gêne, d'humiliation, presque de colère, aussi bien les regards maladroitement apitoyés des uns que la brutale et blessante curiosité des autres.

Bien que ce fût lui le lord de Kilmore, lady Augusta et Gérard se prodiguaient assez pour le tenir au second plan. C'étaient eux, surtout, qui faisaient les honneurs du manoir où son absence n'eût pu troubler en rien l'animation d'une fête. Il se sentait las. Un cartel de Boule, placé sur une crédence, marquait minuit moins quelques minutes.

Il chercha des yeux Florence et sourit en ne la voyant pas.

—Elle a tenu parole, pensa-t-il.

Et, comme Archie Brice passait non loin de lui, il l'appela du geste. Le vieillard s'approcha avec une respectueuse sollicitude.

—Mylord désire quelque chose ?

—Rentrer chez moi, Brice. Il est tard et ce bruit me fatigue.

Le fauteuil, roulé doucement, disparut sans bruit sous une portière relevée. Noll et Archie croyait traverser un appartement désert ; mais c'était le boudoir de lady Augusta transformé en buffet pour les enfants et ils s'y pressaient en nombre. Pourtant les tables couvertes de fruits de glaces et de pâtisseries étaient délaissées. Un groupe compact s'était formé à l'autre extrémité de la pièce où une violente discussion devait être engagée, car on entendait, altérée par l'indignation et peut-être par des sanglots contenus, une voix enfantine toute vibrante de colère.

—Flor ! cria Olivier.

Le cercle, étroitement fermé, s'ouvrit sous une pousse impétueuse ; une petite forme mince et svelte s'en échappa : Flor, aussi blanche que sa robe, les lèvres tremblantes, les yeux en feu, courut à l'infirme et se réfugia dans ses bras.

—Noll !... oncle Noll !... oh ! toi !...

Près de lui, elle se prit à sangloter éperdument. Sa poitrine se soulevait à se briser, de grosses larmes roulaient, en pluie pressée, sur les dentelles de sa haute collerette, marbrant ses joues de plaques d'un rouge ardent.

—Qu'as-tu Florence, ma petite Florence ?

Effrayé, lord Ruthwen, soulevé sur ses coussins, regardait tour à tour l'enfant en pleurs et le groupe des garçonnetts et des fillettes, sur lequel planait maintenant un silence profond.

Au milieu d'eux, Gérard se tenait debout, adossé au marbre de la cheminée, dans l'attitude impatiente et gênée d'un orateur malencontreusement interrompu.

Quand les yeux de son frère pesèrent sur les siens, il pâlit légèrement, et, comme s'il n'eût pu soutenir l'acuité de ce regard sévère, il détourna la tête en affectant un air indifférent.

—Que se passe-t-il, ici ? Qu'avez-vous fait à cette enfant, Gérard ? demanda Noll, rudement.

Le cadet répondit à cette interrogation par un rire ironique.

—Je ne lui ai rien fait. Je parlais à Kennedy et à Maud Dorset ; les autres étaient tous là... Mais c'est une demoiselle qui écoute aux portes...

Flor se redressa brusquement, s'arrachant au bras de Noll, et fit un pas vers Gérard.

—Vous mentez ! dit-elle avec éclat. Je n'ai pas écouté. Je passais... je m'en allais comme je t'avais promis, oncle Noll, c'est sans le vouloir que j'ai entendu...

—Qu'as-tu entendu, Florence ?

Elle baissa la tête. Un flot de pourpre envahit ses joues. C'était une petite âme délicate que l'ombre même d'une délation révoltait. Elle resta muette.

—Je vais le dire, moi, Noll Ruthwen, fit bravement Georges Douglas dont le visage rose et joufflu trahissait une violente indignation. Gérard était très mauvais pour sa cousine ; il racontait à Maud

et à Kennedy que Flor n'est pas une Ruthwen, mais une petite fille recueillie à Kilmore-Castle par pure bienveillance ; et que si ses parents avaient vécu, elle n'aurait jamais passé le seuil du manoir, parce que son père n'était qu'un Français sans naissance, sans fortune, un obscur officier d'aventures.

Tout en faisant son récit, l'honnête Douglas, rougissant comme une pivoine, semblait du regard, demander pardon à sa mignonne danseuse, d'avoir à répéter de si cruelles paroles.

— Est-il vrai, Gérard, que vous ayez commis la lâcheté de parler ainsi ? interrogea Noll frémissant.

Et son frère ne desserrant pas les lèvres :

— Cela est-il vrai, Florence ? répéta-t-il.

Flor cacha dans ses mains sa figure ruisselante de larmes.

— C'est vrai, balbutia-t-elle.

Puis, relevant le front d'un mouvement loyal :

— Mais aussi j'ai répondu, — pardonne-moi, oncle Noll ! — J'ai répondu que je préférerais la pauvreté de papa, la vaillance de sa vie, sa belle mort de soldat, son nom sans éclat, mais plein d'honneur, aux trésors, aux domaines et aux siècles d'orgueilleuse noblesse de Kilmore . . .

Les doigts de lord Ruthwen caressèrent doucement les cheveux bruns en révolte qui couvraient cette jeune tête fière et brave, aussi fière et aussi brave que celle du capitaine Jean Dally.

— Tu as eu raison, ma Flor. Ton père fut un modèle de vaillance et de loyauté. Gérard, demain matin, j'aurai à vous parler sérieusement. Viens, enfant, Archie va te conduire à ta chambre où ma cousine Ethel doit t'attendre.

Cette soirée donnée en l'honneur de Gérard ne finissait pas à son honneur. Douglas et quelques autres jeunes gentlemen, présents à l'algare, lui battaient froid. Les petites *misses* qui, déjà, comme les grandes, aiment la loyauté et les belles actions, trouvaient celle de Gérard peu noble, son attitude piteuse, et se détournaient, avec un certain mépris, de leur habituel favori. Lady Augusta, à laquelle il se garda bien de souffler mot de l'aventure, put s'étonner de son manque d'entrain et de sa mine sombre et contrainte.

Mais le lendemain ce fut une vraie révolution dans Kilmore-Castle.

Florence, très ébranlée, avait eu la fièvre et le délire toute la nuit. Le médecin mandé en hâte, de Dumbarton venait de déclarer la secousse sérieuse ; il ajoutait que le tempérament impressionnable et la profonde sensibilité de la petite malade rendraient toute rechute du même genre très dangereuse. Dans son délire, Flor, si renfermée d'habitude, avait beaucoup parlé. De plus, Archie, se jugeant dégagé de son imprudente promesse par la gravité de la situation, avait raconté à Noll le pénible incident d'où était né l'étrange antagonisme entre Gérard et l'enfant, l'antipathie instinctive de celle-ci, la haine latente de celui-là.

Comme conséquence de tout cela, un entretien fut demandé par Olivier à la comtesse, et Gérard appelé à s'y rendre. La conférence fut longue et orageuse. Passant outre à la résistance de lady Augusta et à la colère concentrée de Gérard, lord Ruthwen signifia à son cadet la décision irrévocable que venaient de lui dicter les événements :

Puisque l'entente était malheureusement impossible entre Flor et Gérard, les torts étant du côté de celui-ci, et Noll répondant du repos et de la tranquillité de sa pupille, il avait résolu d'envoyer son frère à l'Université d'Edimbourg, terminer une éducation qui se faisait d'ailleurs, à Kilmore-Castle, d'une façon irrégulière et par trop fantaisiste.

Dans l'intervalle de la brève correspondance échangée avec le recteur du Collège Royal d'Edimbourg, au sujet de l'admission immédiate de Gérard, lady Augusta eut tout juste le temps de faire préparer le luxueux trousseau, les bagages compliqués de son petit-fils et de lui prodiguer, à la dérobée, quelques dernières gâteries. L'étudiant malgré lui avait quitté Kilmore-Castle depuis plusieurs jours, lorsque Florence, encore mal rétablie, hasarda, hors de sa chambre, ses premiers pas de convalescente.

Noll avait eu d'abord la crainte, — crainte réelle ou espoir inavoué, — que cet éloignement de Gérard, dont elle était la cause occasionnelle, ne valût à l'enfant un retour d'hostilité de la part de sa grand-mère.

De fait, la comtesse de Kilmore qui d'ailleurs, appréhendait par-dessus toutes choses la vue des malades, de leurs souffrances, la menace possible de contagion, n'approcha pas une seule fois sa petite-fille de tout le temps de son séjour au lit.

Mais quand, tout danger écarté, miss Ethel la lui conduisit un matin, très pâle encore, allongée et alanguie, avec des yeux singulièrement agrandis, dans un petit visage d'une transparente blancheur, elle ne put se tenir de la déclarer jolie comme un cœur, une idéale figure de *keepsake*, enfin tout ce que l'on pouvait rêver de plus poétique.

La conclusion de ce discours fut la rentrée en grâce de Flor devant laquelle lady Ruthwen ouvrit ses riches bonbonnières, en lui recommandant d'y puiser largement . . . pour achever de se guérir.

Florence s'était attendue à un accueil bien différent, à des reproches, à des paroles âpres et acrimonieuses, et c'est à peine si quelques phrases chagrines firent allusion au brusque exil de Gérard. Néanmoins, cette extraordinaire mansuétude de sa grand-mère ne la toucha point.

Bien que celle-ci déployât, pour l'attirer vers elle, autant d'empressement qu'en comportait sa nature froide et altière, Flor ne pouvait se méprendre sur la valeur de ces expensions innacoutumées. Un caprice passager ne saurait jamais emprunter la force de persuasion d'une affection solide et vraie. Le luxe de prévenances, dont la banalité ne trahissait nul élan de tendresse, était insuffisant à gagner le petit cœur loyal, mais ombrageux, que les injustices passées avaient trop effarouché, pour qu'il s'apprivoisât ainsi à la première caresse.

Flor consentait, sans difficulté, à revenir chez sa grand-mère chaque fois que celle-ci le souhaitait ; à paraître au salon à l'heure des visites, puisque maintenant il semblait à l'amour-propre flatté de lady Augusta que la mignonne fillette dût faire partie intégrante des bibelots du *five o'clock*. Quand la comtesse l'envoyait quérir jusque dans le "gnognoir" pour lui tenir compagnie, durant une promenade en voiture ou des courses dans les magasins de Dumbarton, elle interrompait le travail, la causerie commencée, regardait Noll, qui baissait la tête en manière d'essentiment, et sans murmure, sinon sans regret, se rendait au désir de lady Ruthwen.

Mais elle ne désarmait pas pour cela. Une barrière demeurait entre elles deux, infranchissable. Les baisers de l'aïeule sur le front de l'enfant, ne produisaient jamais l'effet d'une caresse. Et quand, dans un geste arrondi d'une élégance souveraine, lady Augusta poussait la condescendance jusqu'à la serrer entre ses bras, elle sentait aussitôt la taille flexible de Flor se raidir dans une inconsciente résistance.

Volontairement ou non, à chaque instant il arrivait qu'un mot imprudent de Florence irritât sourdement sa grand-mère, ou que les paroles de celle-ci fussent blessantes pour l'enfant. Leurs goûts, leurs habitudes, leurs caractères semblaient devoir se heurter fatalement, en toute occasion.

Un jour que, la présentant à des amis, la châtelaine de Kilmore disait :

— Ma fille Florence, une Ruthwen par sa mère . . .

Flor, qui avait commencé sa révérence, s'arrêta net, releva la tête et, de sa voix claire, ajouta :

— Par maman, oui ; mais papa était Français : le capitaine Jean Dally, et moi je m'appelle Florence Dally.

Lady Augusta se mordit les lèvres. Elle eût fait tout au monde pour effacer jusqu'au souvenir de cette "mésalliance" de Flora Ruthwen qui l'exaspérait comme une honte.

Elle avait trouvé, d'inspiration, cette habile tournure de phrase sauvegardant son orgueil, sans altérer, croyait-elle, la vérité. Eût-elle pu supposer que Florence mettrait à revendiquer le nom plébéien et la nationalité de son père autant d'obstination qu'elle en apportait à les rayer de la généalogie de Kilmore ?

Elle la bouda environ huit jours et peut-être, dans sa rancune, lui aurait-elle tenu rigueur plus longtemps encore ; mais les amis qui la venaient voir, ceux-là surtout qui amenaient leurs enfants, avaient pris goût à la présence de la petite fille complaisante et gracieuse. Elle manquait, d'ailleurs, à lady Augusta elle-même qui la trouvait décorative, et à laquelle elle était devenue indispensable pour faire circuler, tour à tour, les tasses fumantes et parfumées, le lourd sucrier d'argent et les assiettes chargées de pâtisseries ou de sandwiches.

L'extrême gracilité de sa silhouette, la lumineuse douceur de ses yeux bruns, l'espièglerie contenue de son sourire, contrastaient, de façon charmante avec la somptuosité quelque peu écrasante des grands appartements.

C'était joli au possible de suivre, dans le jeu des glaces de Venise alternant avec les graves portraits de famille, son va-et-vient de farfadet, tandis qu'elle faisait le plus adroitement du monde les honneurs du *tea*, et la comtesse de Kilmore, quoi qu'elle en eût par ailleurs contre cette petite Florence, à la libre franchise, ne pouvait se décider à priver ses salons de leur plus gracieux ornement.

Ces essais mondains n'enivraient point l'enfant, un peu sauvage par nature ; ils la tenaient éloignée du cher oncle Noll, plus qu'elle ne l'aurait souhaité, aussi se hâtait-elle, dès qu'il lui était loisible de s'échapper, de regagner le "gnognoir" où elle se dédommageait amplement de la contrainte subie.

Elle venait s'asseoir, calme, sur un tabouret très bas, presque aux pieds de l'infirme ; là, les deux coudes sur ses genoux, le menton dans les paumes, le nez en l'air et les yeux fixés sur ceux de Noll avec une expression malicieuse et tendre, elle lui faisait la nomenclature des visiteurs de sa grand-mère et le récit des incidents de la réception.

LES DEUX GOSSES

OU COMMENCE LE CHATIMENT

—Que veux-tu que je fasse, dans ce cas, ma bonne petite Hélène ?
—Si tu veux m'en croire, règle tes affaires ici au plus vite, et partons.

—Pour te tranquilliser, chère ange, je le ferai.

Parmi ses ouvriers, Georges en avait remarqué un entre tous. C'était le plus pauvre. Père de famille chargé d'une nombreuse famille, Pedro Ximénès — c'était son nom — était le plus assidu au travail. D'une probité à toute épreuve, il eût plutôt secoué ses chaussures, que d'emporter avec la boue la moindre parcelle de métal précieux. Très religieux sans bigoterie, ayant un ascendant incontesté sur ses compagnons de travail, aimé et respecté parce qu'il était bon et juste envers chacun, il avait été désigné presque tout de suite par Georges comme le chef de la brigade.

Nous avons dit que maître et ouvriers, c'était une seule famille.

Georges réunit donc un soir tous ses hommes. Il leur annonça que, devant faire un voyage en Europe, il nommait, comme intendant de ses biens au Mexique, Pedro Ximénès, à qui il donnait tous pouvoirs.

Il informait aussi ses ouvriers qu'il avait donné à son nouvel intendant des instructions au sujet de leur position qu'il voulait voir s'améliorer de plus en plus.

Emus à la pensée du départ prochain de leur maître si humain, et aussi à la vue du souci qu'il prenait de leur sort, les pauvres gens restaient muets, ne trouvant que leur silence comme la plus éloquente traduction de leurs sentiments.

Georges les ranima par des paroles sorties du cœur ; Hélène leur dit qu'elle ne les oublierait jamais.

Pendant ce temps, M. de Saint-Hyrieix ne cessait ses démarches auprès du préfet de police : mais aucun renseignement, pas le plus petit indice n'était venu mettre les agents sur la voie.

Fanfan, dont le délire avait été effrayant, prenait le dessus, grâce aux bons soins dont M. Adéodat l'entourait, et à l'excellente médication du Dr Rédier. Ces deux hommes de bien s'intéressaient vivement au charmant petit être qui leur était arrivé dans de si singulières circonstances.

Ce qu'il avait dit durant son délire leur avait fait pressentir un drame poignant, comme Paris en voit malheureusement si souvent. Mais Paris, contenant une population de près de deux millions de personnes, est tout un monde, et un monde dont un bon tiers n'est composé que de cosmopolites.

On y coudoie le Belge, l'Italien, l'Autrichien, le Russe, le Polonais, l'Américain, l'Anglais plein de morgue que le vrai Parisien se donne le malin plaisir de mystifier tant qu'il peut, le Canadien reçu là comme un fils de France et à qui, jamais, au grand jamais, on ne jette avec dédain l'épithète que l'on veut rendre grossière de cosmopolite ; on ne le rend pas non plus responsable en bloc de la vilénie d'un ou plusieurs de ses compatriotes.

Tous nos lecteurs se rappellent encore le bruit que fit à Paris et à Bruxelles, il y a quatre ans, un individu dont les dupes furent innombrables : nos Canadiens à Paris en ce moment et depuis lors sont témoins que jamais, dans aucune famille, en aucun salon, il ne fut même fait la moindre allusion à ce fait malheureux.

Le fond du caractère français est tout de générosité, de bonté ; l'affection du Français est forte et durable, elle subsiste même devant les actes de la plus noire ingratitude.

Ils savent, de l'autre côté de l'Océan, appliquer ces magnifiques paroles de notre archevêque vénéré, Mgr. Bruchési, qui les connaît à fond :

« Je serais désolé qu'on appelât *étranger* un Français qui vient s'établir au milieu de nous. »

Si le nouveau venu, manquant à toutes les lois du savoir-vivre, attaque la religion ou cherche à semer la haine, la discorde, dans le peuple avec lequel il vient vivre, qu'on le mette hors d'état de nuire ; la société a pour devoir étroit de se protéger. S'il manie la plume, si même il est soutenu par les puissants du jour, que le journaliste chrétien combatte les doctrines perverses de ces êtres malfaisants, mais qu'il s'en tienne à cela : l'individu privé ne relève que de Dieu et de sa conscience. S'il est mauvais, s'il émet des doctrines condamnables ou condamnées, ce n'est point en le traitant de cosmopolite qu'on aura détruit ses théories malsaines. Si pour lui sa patrie est là où il gagne de l'argent ; si pour lui, l'argent gagné à attiser les passions malsaines,

BOVRIL



**EST UN EXTRAIT
DE BŒUF...**

Préparez-le en y ajoutant une cuillerée à thé dans une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve la santé et est digéré par tous les malades, tandis que les autres remèdes ne le sont pas.

BOVRIL, Limited
LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.

ou si sous le prétexte de nécessité des nouvelles à sensation, il prostitue le journalisme élevé par les Veillot à la hauteur d'un art, que disons-nous ? — d'un sacerdoce ; si, répétons-nous, l'argent gagné ainsi n'a pas d'odeur pour lui, plaignons-le, mais soyons fiers, sachons le montrer, de notre titre de publicistes chrétiens.

Ce serait une souveraine bassesse que d'invoquer ce fait dont nous sommes témoins chaque jour : que la fortune ne sourit qu'aux mauvais. D'abord, ce n'est pas toujours vrai ; et encore que cela fût, la raison ne se révolte-t-elle pas contre l'ignoble idée de donner sa plume au plus offrant, et faisant litière de ses principes, mentant à soi-même, à toute son éducation, à ses parents, à ses maîtres, à sa foi à Dieu même ?

La prospérité n'a qu'un temps : et c'est une honte ineffaçable pour celui qui se la crée par la boue ou dans le sang, mais surtout, quand il est venu demander l'hospitalité au pays qu'il trahit !

Des phrases entrecoupées dites par Fanfan, M. Adéodat n'avait pu démêler autre chose qu'un rapt accompli durant la nuit ; il avait reconnu aussi que le pauvre petit avait reçu une éducation vraiment chrétienne. Au plus fort de ses souffrances, il priait pour son père ; s'interrompant, et croyant parler à sa mère, il demandait avec câlinerie si son père allait revenir bientôt ? Quand il parlait de son père ou qu'il s'adressait à sa mère, il le faisait en termes si touchants, que plus d'une fois la bonne Zélie, la concierge, se surprit à sangloter, tandis que M. Adéodat essayait ses larmes ; il était de ces hommes qui savent comprendre la douleur ou la bonté, et qui ne regardent pas comme une faiblesse de montrer, même par des larmes, l'exquise sensibilité de leur âme.

Plusieurs fois aussi, Fanfan repoussa violemment un être imaginaire voulant le forcer à prendre une eau qui, disait-il avec terreur, le brûlait à l'intérieur.

Pauvre petit enfant !... N'avons-nous pas vu nous-même, à la campagne, il n'y a pas longtemps, en un jour de nouvel an, une femme — nous n'osons point prononcer le doux nom de mère en rapportant ce fait monstrueux — forcer un enfant de seize à dix-huit mois de boire la moitié d'un verre de whisky ?... A des femmes de ce genre, il faudrait la prison !

Enfin, le délire cessa, mais l'intelligence parut éteinte chez le pauvre enfant.

—C'est étrange, disait l'industriel au bon docteur. Il n'a plus de fièvre, mais il ne semble pas nous reconnaître. Il ne répond pas à mes questions : que pensez-vous de cela ?

—Je crains bien, mon cher ami, que son cerveau ébranlé ne reste paralysé bien longtemps !... Peut-être une secousse violente lui rendrait-elle la raison ?... Ne négligeons rien en attendant. Je tiens à vous prévenir que, vu son extrême faiblesse, vous agiriez sagement en faisant venir un prêtre : cela ne nuit jamais, et j'ai pour principe de prévenir bien avant le danger, comme l'exige impérieusement le devoir du médecin.

—Je sais, mon ami, que vous avez une haute perception des devoirs que la Sainte-Eglise impose aux médecins : pourquoi faut-il que le préjugé populaire soit si idiot, si niais, que les familles aillent jusqu'à en vouloir au médecin qui appelle le prêtre ?

—C'est un état maladif de la société, résultat nécessaire et logique de l'obscurcissement de la foi. Vous savez de quelle considération je jouis à Lille : mais je ne recule jamais même devant un dommage pécuniaire lorsqu'il s'agit de mon devoir.

CHOSSES ET AUTRES

—L'impératrice douairière de Chine vient de prohiber la publication des journaux dans tout l'empire.

—Quelques millionnaires de l'Ouest se proposent de faire une statue en or massif du président MacKinley, pour l'envoyer à l'exposition de 1900, à Paris.

—On estime que le Michigan possède 10,000,000,000 de pieds de pin debout ; le Wisconsin deux fois autant et le Minnesota 35,000,000,000 de pieds.

—On compte 52,000 religieuses répandues dans les missions de l'ancien et du nouveau monde. La plupart appartiennent aux meilleures familles, et toutes ont quitté le monde avec une générosité digne des plus grands éloges.

—Il y a, dans la seule ville de New-York, 130,000 Italiens, tous catholiques. Sur ce nombre, 10,000 à peine vont à l'église le dimanche. Avec l'autorisation de Mgr Corrigan, on a organisé des sermons en plein air à l'avantage de ces malheureux, qui n'en profitent pas.

—Les portes romaines et grecques s'ouvraient invariablement au dehors, de sorte qu'une personne sortant d'une maison était obligée de frapper sur la porte avant de l'ouvrir pour éviter une collision avec un passant.

Le mois de Miel. — C'est à une vieille coutume anglo-saxonne qu'est due cette expression. Les nouveaux mariés qui observaient très strictement cette coutume, buvaient, pendant les trente jours qui suivaient le mariage, du miel dilué dans l'eau ou toute autre boisson, d'où l'expression : *honeymoon* (honey, miel ; month, mois) mois de miel, devenu par corruption : *honeymoon* (hony, miel ; moon, lune) lune de miel.

—Pour réparer les chaussures de caoutchouc trouées par une cause quelconque, prendre de la gomme de Para, la faire fondre et l'appliquer fondue sur la partie endommagée en quantité juste du besoin. Il va sans dire que la forme doit entièrement remplir la chaussure à réparer. Il faut avoir le soin de bien placer entre la forme et le trou un morceau de bon coutil pour isoler complètement la gomme de la forme. On trouve la gomme de Para chez tous les droguistes.

—Aurait-on, par hasard, découvert la raison pour laquelle les Anglaises, d'ordinaire si sèches, négligent, en général, les artifices de toilettes qui permettent à toutes les femmes de dissimuler la maigreur ? Un acte du parlement anglais de 1770 porte que toute femme, fille ou veuve, qui trompera, séduira ou entrainera au mariage quelqu'un des sujets de sa majesté, à l'aide de faux cheveux, papiers ou fausses hanches, encourra les peines édictées par la loi contre la sorcellerie et que le mariage sera déclaré nul et de nul effet.

—Le chant est pour les poumons ce que la gymnastique est pour les muscles du corps. Les docteurs prescrivent aujourd'hui, pour toutes les affections pulmonaires une cure par le son qui est des plus simples et des plus faciles. Tout ce que le malade a à faire, c'est d'essayer successivement les notes de la gamme jusqu'à ce qu'il trouve la note qui fasse résonner toutes les cavités de son corps. Dans cette note est le remède. Le malade doit renouveler l'expérience plusieurs fois par jour. C'est une sorte de massage des membranes muqueuses, des cellules à air et des conduites d'air à travers notre corps.

SUCCES PHÉNOMÉNAL

Ni la toux, ni le rhume, ni l'enrouement pas plus que la grippe, la bronchite, ne résistent à l'emploi du *Bovine Rhumal* 25c partout.

Mme LOUIS GAMACHE

Mère de onze enfants, malade depuis plusieurs années.— Elle ne pouvait faire son ouvrage

Elle se guérit complètement par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr Coderre

Êtes-vous énervée ? vous sentez-vous faible, épuisée, languissante, irritable, abattue, triste et fatiguée de la vie ? Avez-vous le mal de tête, la névralgie, le vertige, la fièvre, des nausées, le mal d'estomac, la perte de sommeil d'appétit ? Faites bien attention, car si vous négligez de vous soigner, ces symptômes s'aggraveront et rendront votre maladie — si non impossible — du moins très difficile à guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le plus grand remède pour toutes ces maladies, elles ont ramené à la santé des centaines de femmes presque mortes, épuisées, faibles, débiles et souffrantes. Lisez avec attention le témoignage de Mme Gamache, respectable dame de Brunswick, Maine :

" Je suis née à Kamouraska, en bas de Québec, et je demeure à Brunswick depuis 27 ans. Il y a plusieurs années que j'ai constamment souffert de faiblesse féminine et de pauvreté de sang. L'hiver dernier, je suis devenue si faible que j'étais obligée de me coucher plusieurs fois par jour. J'avais continuellement mal à la tête, dans les côtes, tellement mal aux reins que, quand j'étais couchée, je ne pouvais plus me lever. Je n'avais pas d'appétit, pas de sommeil ; enfin j'étais bien découragée de me voir si malade et à la tête d'une nombreuse famille. Un jour, je vis sur un journal que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les jours un grand nombre de femmes malades. Je commençai à en prendre, et au bout de quelque temps j'écrivis au médecin spécialiste. J'ai suivi ses bons conseils, et aujourd'hui je suis non pas mieux, mais complètement guérie. J'ai un témoignage à offrir à d'autres femmes malades à se guérir comme moi. — Mme Louis Gamache. Nous ne prétendons pas que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les maux. Non. Mais elles guérissent infailliblement toutes les maladies particulières aux femmes. Elles gué-



MME LOUIS GAMACHE

risent sûrement et rapidement le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtes et le dos se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, resserrement et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement

dans les oreilles, taches devant les yeux, accès de chaleur le long du corps, perte de sommeil ; elles guérissent aussi toutes les maladies du changement d'âge, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, les prostrations nerveuses. Si vous souffrez depuis longtemps et que votre médecin n'a pu vous guérir, ne vous découragez pas, prenez dès maintenant les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites en usage consciencieux et prenez-en assez pour leur donner le temps d'agir sur votre maladie.

Nous avons ouvert au 274 rue St-Denis, un bureau de consultations pour les femmes qui préfèrent consulter nos médecins, personnellement. Tous les jours excepté le dimanche, de 10 1/2 hrs a.m. à 5 hrs p.m., nos bureaux seront ouverts pour recevoir les dames et les demoiselles qui voudront voir nos spécialistes. Venez sans crainte, vous n'avez rien à payer.

NE CÉSSÉZ JAMAIS de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans consulter nos médecins spécialistes. Envoyez-leur une description complète de votre maladie, dites-leur tout, vous n'avez rien à craindre ; adressez votre lettre au " Département Medical, Boîte 2306, Montréal ". Nos médecins seuls ouvriront vos lettres et les tiendront confidentielles.

EN GÉNÉRAL ! Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leur pharmacien des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte et qu'elles ne sont pas mieux. Méfiez-vous, mesdames, de ces pilules qu'on vous offre ainsi, ce ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, mais des imitations dangereuses pour votre santé. Refusez-les. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes contenant 50 pilules rouges chacune. Jamais autrement. Nous les expédions au Canada et aux États-Unis ; pas de douane à payer. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

VOUS NE SAURIEZ ÊTRE TROP PRUDENT

Contre les embarras de la gorge, dès que vous les ressentez prenez du *Bovine Rhumal*, on soigne plus facilement un petit mal qu'un gros.

—Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, le nombre de personnes qui font usage de la langue anglaise a augmenté de 25,000,000 à 125,000,000.

LE CATARRHE SE GUERIT

Le catarrhe ressemble à la consommation, en ce sens qu'on l'a longtemps incurable ; mais il existe aujourd'hui un remède capable de guérir le catarrhe, à n'importe quelle période. Le remède a déjà été employé, pendant plusieurs années, par feu le Dr Stevens, une autorité pour les maladies de la gorge et des poumons. Ayant fait l'expérience de ses propriétés curatives, dans des milliers de cas, et voulant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai GRATUITS à tous ceux qui souffrent du catarrhe, de l'asthme, de la consommation, ou de n'importe quelle maladie nerveuse, la recette en question, en allemand, en français ou en anglais, avec toute direction pour préparation et emploi du remède. Prompt envoi par la poste à quiconque en fera la demande, avec timbre et en mentionnant ce journal à W. A. NOYES, 220, Powers' Block, Rochester, New-York.

ON NE PEUT DISCUTER LA-DESSUS

Un rhume obstiné ne résiste pas plus à l'action du *Bovine Rhumal* que le plus petit mal de gorge.

LA BANQUE VILLE-MARIE

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent, pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, et à ses succursales, le et après

le Jeudi, 1er Décembre prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 16 au 30 novembre prochain inclusivement. Par ordre du Bureau de Direction. W. WEIR, Président et Gérant Gén. Montréal, 26 octobre 1898.

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

RECOMMANDÉ

A la suite de maladies graves. Dans les maladies dues à l'impureté du sang. Dans les maladies de la peau. Dans le dérangement des organes internes. Aux convalescents et aux personnes faibles.

Demandez nos circulaires et certificats.

LA CIE MEDICALE DE VALLEYFIELD

BUREAU DE MONTREAL. 44 BANQUE DU PEUPLE



★ VIN ★
ST-LEHON
...
Naturel.
Tonique.
Stimulant.
...

En vente dans les meilleures pharmacies.
LAPORTE, MARTIN & CIE,
Seuls agents au Canada.

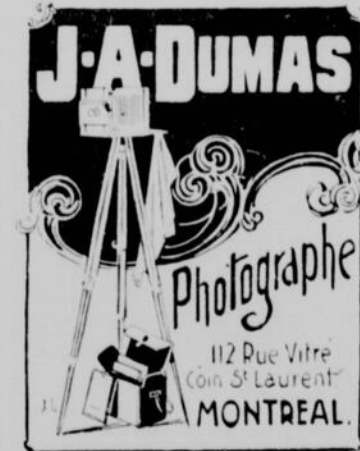
Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en stocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.



LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 six mois \$2.30 trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.
En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
de l'ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPELIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, sépuratives, reconstituantes 2 fr.
PAR MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTOINE DECARY.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

**PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.
& Atlantic Bldg. 4, Washington, D. C.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commémorantés

L'APRÈS-BAVERON
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL BELL 7283 MONTREAL
- MARCHEMONT 843 P.Q.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PÉRIODE
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSOLES L. KIRN
à l'Extrait éthéré de
de FOUGÈRE Mille Pars
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
FARE, Pharmacien MAISON,
54, Boulevard Edgar-Quinet
ou dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Marigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1982, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

33936



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Chapeaux d'Automne

Les meilleurs Fabricants de Chapeaux Anglais et Américains représentés. Stock maintenant complet. Visite sollicitée.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

Le Purificateur Tonique du Sang
Du Dr Lussier

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang. Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs soumis sur demande.

La Cie Médicale de Valleyfield
Bureau: 44 Banque du Peuple.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
ABONNE Paris et Seine 50f 26f 14f
MENT Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

Chapeaux d'Automne

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

65,029

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

FONDE EN 1826

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal \$4.00 par an
Hors Montréal 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An \$1.00 Six mois 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Laflèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,